

AMORPHE D'OTTENBURG

Texte intégral

Scène 1

La scène, plongée dans une semi-obscurité, laisse pourtant deviner une lande désertique et désolée — comme il se doit — balayée par un vent violent et glacial.

Le château d'Ottenburg, sinistre et monstrueux, peut servir de toile de fond à ce riant paysage de la campagne ottenburgeoise.

Au centre du plateau un maigre et sombre buisson. Un groupe d'hommes et de femmes passe, traversant hâtivement la scène, porteurs de vagues outils et harcelés par quelques hommes d'armes qui hurlent :

HOMMES D'ARMES. Pressons ! Pressons !

tout en les stimulant à l'aide de coups de lance... La scène reste vide un instant. Les cris des hommes d'armes s'estompent puis disparaissent... Seul le bruit du vent trouble maintenant le silence... Alors une voix geignarde, apeurée et implorante, se fait entendre :

VOIX. Attendez-moi, attendez-moi, pitié...

Entre un vieillard lamentable, traînant la patte et rampant plutôt que marchant. Il tend les bras dans la direction du groupe qui vient de disparaître :

VIEILLARD. Ne me laissez pas seul !... Ne me laissez pas... *(Brusquement, surgissant du buisson comme un diable de sa boîte, un petit être difforme se dresse et lui barre le passage. Affolement du vieux homme qui tente vainement de déborder le bossu, soit à droite, soit à gauche ; revenu à son point de départ et toujours nez à nez avec le monstre, il implore.)* Je... par pitié...

A cet instant, surgissant également du buisson, un homme armé d'un poignard le frappe dans le dos après l'avoir saisi à la gorge.

Le vieil homme s'écroule en râlant. Alors l'homme au poignard, posant un pied sur la dépouille du vieux, se redresse martialement, puis hurle :

HOMME AU POIGNARD. A... A... A... AAA... AAA... AAAM... AAAM... AMMM... AAAMMM... AAAMMM... AAAMMMO... AAMMOO... AAMMOOOR... AMMOORRRR... *(puis, dans un sifflement...)* PHE... *(Le bossu, après avoir soutenu son compagnon tandis que celui-ci s'efforçait d'articuler son nom, de sa voix grêle et chantante.)* AMORPHE ! AMORPHE !

Amorphe alors reprend son laborieux cri de joie et de triomphe.

Ils sortent, le bossu traînant le corps du vieux...

Le noir total se fait...

Les cris de A... A... A... s'amplifient et se multiplient...

Scène 2

Une salle dans le château d'Ottenburg.

Le père d'Amorphe, Hans d'Ottenburg, seigneur tout puissant de la contrée d'Ottenburg, l'oreille tendue, retient son souffle et écoute avec délecta-

tion les cris qui lui parviennent très faiblement. Puis, quand il arrive enfin à distinguer en entier

VOIX. AAAMMMOOORRR... PHE...

Il se tourne, ravi, vers sa femme Berta qui brode dans un coin sombre.

HANS. L'entendez-vous Berta ? L'entendez-vous ?... Il fait des progrès... des progrès considérables...

Berta, qui se régale également à l'audition de la belle voix de son Amorphe :

BERTA. J'entends, mon ami, j'entends... Il fait des progrès... des progrès... considérables !

HANS. N'est-ce pas ? *(Berta ne répond pas. Elle laisse tomber simplement son ouvrage et écoute béatement.)* Le cher petit !... *(Berta approuve de la tête.)* Berta, je suis sûr qu'il deviendra le meilleur de tous en tout ! *(Berta approuve toujours. Hans, de plus en plus catégorique.)* Les enfants lents sont presque toujours les plus profonds, les plus réfléchis, les plus sages... les plus aptes à gouverner en somme, moi-même je fus plutôt tardif !... *(Il s'interrompt... On entend maintenant la voix du bossu qui chantonne, aigrelette, un « Amorphe » primesautier. Hans, au comble de l'enthousiasme.)* Entendez-vous, Berta, entendez-vous ? *(Il chantonne lui aussi.)* « AMORPHEEE... » Quel brave homme ! *Berta essuie furtivement une petite larme perlante, puis reprend son ouvrage en chantonnant, imitant maladroitement le bossu.*

BERTA. AMORPHE... AMORPHE... Mon cher petit grand !... La... la... la...

HANS. Que dites-vous ma mie ?

BERTA. Rien, mon ami, rien...

HANS. Que faites-vous ?

BERTA *(avec tendresse)*. Une gaine pour la dague de notre Amorphe !

HANS. Parfait... parfait... *(Ravi, il fredonne avec la voix du bossu.)* AMORPHE... AMORPHE...

Les cris cessent au loin.

Hans se dirige lourdement vers son écritoire. Son visage change, la joie disparaît, les soucis semblent l'accabler.

Sur l'écritoire est posé un énorme livre ouvert.

Hans se plante devant, le feuillet, de plus en plus accablé... puis il se plonge dans des additions, comptant sur ses doigts avec effort. Il semble très mécontent.

Entre Arnolphe, jeune homme d'aspect posé et studieux.

ARNOLPHE *(respectueusement à Hans)*. Que dit le Saint Livre des Comptes, père ?

HANS *(sans lever les yeux du livre)*. Il parle de crise !... de crise !... trop de bouches inutiles !

ARNOLPHE. Toujours brodante, mère ?

Il lui baise respectueusement le bas de sa robe, puis gagne une autre porte rapidement.

HANS *(le voyant sortir)*. Arnolphe ?

ARNOLPHE. Père ?

HANS. Où vas-tu ?

ARNOLPHE. Dans ma chambre...

HANS *(sévère)*. Encore tes livres ?

ARNOLPHE. Non, mon luth, père...

- HANS (*fait la grimace puis poursuit sèchement*). Tu ne restes pas pour le Conseil ? (*Arnolphe ne répond pas, il est déjà loin... Hans soupire puis dit.*) Trop de bouches inutiles ! (*Il repique le nez dans son livre. Berta brode, calme, béate, absente. Un coup de gong retentit. Berta sursaute de frayeur.*) Nerveuse, ma mie ?
- BERTA (*qui en a laissé tomber son ouvrage*). Ce gong, Hans ! Ce gong !
- HANS (*emphatique*). De la pompe, de la grandeur avant toute chose ! Comme le disait mon aïeul Frédéric le Sage : « A caleçon merdeux culotte de brocart et d'or ».
- BERTA. Certes... Certes...
- HANS. Maintenant, laissez-moi, ma mie... (*Il va vers son trône, s'y assoit un très court instant, se relève, place une cale sous l'un des pieds pour empêcher le trône de branler, puis, très cérémonieusement, déclare à Berta.*) Les affaires de l'Etat nous réclament ! (*Berta sort pendant qu'entrent par une autre porte : Maître Albert, le bourreau ; Keit, capitaine des gardes ; le scribe, vieillard craintif et effacé. Hans, trônant avec majesté.*) Pressons, pressons... Le Conseil est commencé ! (*En courant presque, le bourreau se présente le premier ; il s'incline précipitamment devant Hans puis court baiser le Saint Livre des Comptes. Le capitaine des gardes fait le même parcours, mais encore plus vivement. Le scribe ne bouge pas, il reste là, nez piqué vers le sol, humble et immobile.*) Les nouvelles ?
- LE CAPITAINE DES GARDES. Nous nous sommes saisis à l'instant d'un groupe d'étrangers qui tentaient de traverser notre contrée...
- HANS. Des marchands ?
- LE CAPITAINE. Ils s'en donnaient l'air... Leurs biens ont été saisis et confisqués...
- HANS (*au bourreau*). Ont-ils avoué ? (*Le bourreau approuve de la tête avec satisfaction.*) Ont-ils laissé entendre avant d'expier où se terrait le reste de la bande et le pourquoi de leurs agissements criminels ? (*Le bourreau fait non de la tête. Hans soupire.*) Difficile... très difficile.
- LE CAPITAINE (*précipitamment*). Ce jourd'hui, noble Seigneur, dix corps ont été relevés sur notre périmètre...
- HANS. Toujours dans le dos ?
- LE CAPITAINE. Toujours, Seigneur !
- HANS. Les lâches !... Des vieux sans nul doute ?
- LE CAPITAINE. Oui ! Seigneur, des vieux, des vieilles, des enfants et quelques infirmes.
- HANS (*sincèrement désolé*). C'est égal, c'est égal... Il faut redoubler de vigilance et détruire à jamais de si monstrueux criminels. Honte à ces barbares, que le sang innocent ainsi versé retombe à jamais sur leurs maisons... Doublez la garde et continuez à pourchasser les suspects même en dehors de notre territoire... Par Gott nous écraserons cette bande ! (*Au scribe, avec vivacité, changeant totalement de ton.*) Et toi, tête d'Ane, n'as-tu rien à dire ?
- LE SCRIBE (*avec respect*). Rien, Seigneur Hans, rien !
- HANS. Voyez-vous ça ? Tout va donc pour le mieux ?
- LE SCRIBE. Sans aller jusqu'à...
- HANS (*avec brusquerie*). Comment se fait-il alors que le Saint Livre des Comptes reflète une situation aussi catastrophique ?
- LE SCRIBE (*vague*). Seigneur... des années de mauvais temps jointes à une gestion plutôt...
- HANS. Il ne s'agit point de cela... Je suis placé pour savoir que depuis quelques lustres rien ne va aussi bien que par le passé, mais là il me semble que nous entrons dans une phase proprement désastreuse !...
- LE SCRIBE. Un léger ralentissement peut-être ?
- HANS. Qu'est-ce à dire ?
- LE SCRIBE. Rien de bien grave, Seigneur Hans...
- HANS. Soit ! Mais d'où provient selon toi ce léger ralentissement ?
- LE SCRIBE. Heu... c'est tout bête... vos gens, en somme, sont mécontents !
- HANS. Mécontents ? Des serfs ?
- LE SCRIBE. Ce n'est peut-être pas le mot juste. Disons qu'ils ont peur, puissant Seigneur !
- HANS. Peur ?
- LE SCRIBE. Oui... Chacun pleure qui un père, qui une mère, qui un frère et...
- HANS. Et ?
- LE SCRIBE. Ils craignent pour leur propre vie, Seigneur...
- LE CAPITAINE. Les lieux de travail sont pourtant particulièrement protégés.
- LE SCRIBE. Vos gens, Seigneur, sont de pauvres gens... Il suffit parfois de très peu de choses... Quelquefois un homme, un seul...
- Le capitaine et le bourreau font un pas en avant.*
- HANS. Que dis-tu ?
- LE SCRIBE (*avec précipitation*). Un jeune serf profite démagogiquement de ces malheureux incidents pour le livrer à une honteuse agitation... Il prêche la révolte.
- HANS. La révolte ? Un serf ? Que ne le disais-tu plus tôt...
- LE SCRIBE (*confus*). C'est un mien cousin, j'ai voulu m'assurer de sa félonie avant de...
- HANS (*ne l'écoute pas. Il parle au capitaine*). Saisissez-vous de ce chien et confiez-le immédiatement aux bons soins de Maître Albert...
- Maître Albert grogne de plaisir.*
- HANS (*bas au bourreau*). Albert, fais-le avouer, je ne serais pas surpris qu'il fasse partie de la bande... tout se tient !... tout ! Allez, que l'on se hâte... L'ennemi nous attaque du dehors et du dedans, nous l'écraserons au dehors comme au dedans ! (*Le bourreau et le capitaine sortent en s'inclinant. Le scribe va pour les suivre. Hans le retient de la voix.*) Tête d'Ane ! Note soigneusement les aveux de ce ruffian et fais mettre au frais une pinte de son sang...
- Le scribe s'incline et court vers la porte.*
- Il s'y heurte au bossu qui entre, précédant Amorphe. Le scribe s'écarte pour laisser le passage, mais le bossu ayant fait le même mouvement, ils se retrouvent de nouveau nez à nez.*
- Le scribe essaie dans l'autre sens, même résultat.*
- Alors le scribe, d'une voix éteinte.*
- LE SCRIBE. Quo Messire le précepteur daigne me...
- Le bossu, très affable, cède le passage.*
- Mais le scribe se trouve face à un nouvel obstacle : Amorphe.*
- Celui-ci, la main sur la garde de son poignard, le fixe avec insistance.*
- Le scribe hésite, il baisse les yeux sous le regard fixe d'Amorphe.*
- LE BOSSU (*de sa voix grêle et chantante, à Amorphe*). Laissez passer ce digne vieillard, gentil Prince.
- Le scribe esquisse une maladroite révérence. « Prince... » murmure-t-il.*
- Amorphe, la main de plus en plus crispée sur*

son poignard, grogne, le scribe sursaute. Amorphe à regret lui cède le passage, le scribe sort.

Amorphe, toujours grognant, le suit des yeux.

Tout cela a été exécuté dans un mouvement extrêmement rapide.

La mère entre par une autre porte, très excitée.

BERTA. Mon tout grand, te voilà... Comme tu es beau aujourd'hui!... Comme tu brilles!

HANS (dont le visage, à la vue de son fils, s'est éclairé d'un radieux sourire). Bonne promenade?... Sais-tu mon garçon que je t'ai entendu?... « A... A... A... » (au bossu.) Que de progrès! (Le bossu s'incline avec respect, gratitude et déférence. Hans, sans toutefois s'approcher d'Amorphe.) Voyons un peu si tu as appris quelques nouveaux mots. (Il désigne Berta.) MA... MA... (Amorphe, toujours uniquement absorbé par la porte que le scribe vient de franchir, ne s'occupe pas de son père et même lui tourne le dos. Hans poursuit sans conviction.) Allons... un petit effort... MA... MA...

BERTA (à Hans). Laissez-le donc! Tu n'as pas embrassé ta maman, mon grand? (Amorphe ne fait pas un geste vers elle. Berta s'approche, l'embrasse sur le front sans qu'il semble s'en apercevoir.) Tiens, regarde ce que maman a brodé : un beau fourreau tout neuf pour ta dague, tout brodé aux armes d'Ottenburg! Regarde le joli voutour, je l'ai fait en pensant à toi... Beau, ça, beau?... (Amorphe se décide enfin à quitter la porte des yeux; il regarde un instant le fourreau que sa mère lui tend, puis brusquement le lui arrache des mains, fait jaillir sa dague qu'il enfle brutalement dans le fourreau neuf, tout en jetant le vieux aux pieds de sa mère. Berta, ramassant le vieux fourreau.) Ne va pas le salir, comme celui-ci... Regarde, il est tout gluant... Décidément, il te faut un fourreau neuf par jour maintenant... tu ne fais pas attention à tes affaires... (Au bossu.) Il ne fait pas attention.

HANS (agacé). Laissez donc ma mie...

BERTA. J'aime tellement le voir propre et beau...

HANS (à Amorphe). Où as-tu été aujourd'hui mon garçon?

Amorphe fixe son père sans répondre.

LH BOSSU. Nous avons marché dans les bois, botanisant, herbonisant, anatomisant!

HANS (répond à Amorphe). Parfait, j'en suis ravi... c'est beaucoup plus sain que de passer ses journées à forger des poignards... (Au Bossu.) Je ne suis pas contre le travail manuel d'ailleurs, mais la forge, la fumée, l'effort... sa santé! Je suis content de voir mon fils entre de si bonnes mains!... Tu vois, Berta, le physique ne compte pas, seul compte le cœur, le cœur!

Le Bossu s'incline, offrant ainsi sa bosse à Hans qui ne manque pas de la tapoter amicalement.

LH BOSSU. Je remercie humblement sa Seigneurie...

Amorphe se laisse choir au sol et s'y vautre.

Berta court lui apporter un coussin. Amorphe se saisit du coussin et y plante sa dague sauvagement, puis il fixe sa mère.

BERTA (à Hans). Est-il vif tout de même! (A Amorphe.) Amuse-toi mon ange... Amuse-toi... (A Hans.) Je vais frapper pour le souper dans un tout petit moment. (A Amorphe en sortant.) Maman revient Sage... sage...

Amorphe poignarde à tour de bras le coussin pendant que sa mère s'éloigne en lui faisant des petits signes de la main.

Sur un geste de Hans le Bossu se retire; au passage il caresse la tête d'Amorphe qui grogne de plaisir.

Hans, seul avec Amorphe, s'en approche à petits pas, tourne autour en le couvant des yeux, puis s'accroupit à ses côtés et tend une main timide vers son menton.

HANS. Guilli... guilli... le gentil marmouset de sa Seigneurie. (Il chante sur un air de comptine.)

Qui sera Roi bientôt

Quand je ne serai plus?

Amorphe grogne. Hans retire vivement sa main. Ts... ts... câlin, câlin... (Un silence. Hans poursuit.)

Qui va faire un gros, gros plaisir à son papa?

Qui va dire papa? PA... PA...? (Amorphe le fixe sans réaction. Hans répète.) PA... PA... (Rien. Hans l'encourage en répétant.) PA... PA... PA... PA...

(Brusquement, Amorphe ouvre une énorme gueule et reste là, menton bas, gueule béante mais muette... Hans, très excité par ce demi-succès, répète en articulant de plus en plus.) PA... PA... PA... PA... PA... PA...

Amorphe ferme enfin sa bouche et fait deux fois de suite un bruit de pet en sortant à chaque fois un bout de langue, puis avec vigueur et précision, il crache au visage de son père.

Entre Astolphe, jeune homme d'allure martiale.

Hans s'essuie précipitamment le visage tout en se redressant.

ASTOLPHE. Vous aurait-il encore craché à la gueule, père?

HANS. Il est si joueur! Il fait d'énormes progrès... d'énormes... (très fanfaron.) Il vient de me dire papa... pour ainsi dire... enfin... c'était incontestablement approchant... très, très approchant... ressemblant même... son précepteur est très compétent... très, très compétent... c'est de plus un très brave homme... très, très...

ASTOLPHE (qui n'a cessé d'observer son père avec ironie). Qui? L'horrible nabot?

HANS. Ne juge donc point les gens sur leur mine... Par Gott, un peu d'indulgence... Tant de mépris! Tant de haine!...

ASTOLPHE. Eh quoi! Il me dégoûte tout simplement... (Brusquement Astolphe se fend en direction d'Amorphe. Celui-ci semble l'ignorer totalement. Astolphe se redresse et annonce.) J'ai touché quinze fois en six assauts...

HANS (hausse les épaules). Voilà donc à quoi tu passes tes jours! O Ottenburg! Ottenburg!

Coup de gong.

Entre la mère, Berta, précédant sa fille Eva qui porte les assiettes et un valet portant une énorme soupière.

ASTOLPHE (voyant la soupière passer.) Que diable! encore aux lentilles!...

HANS. Quand tu feras un peu moins d'assauts et t'occuperas davantage des affaires de l'Etat, mon fils, tu pourras peut-être récriminer sur les menus. En attendant...

Il lui fait signe de se taire.

Arnolphe accourt.

Tous s'installent autour d'une immense table, sauf Amorphe qui reste en place, stagnant.

La mère sert la soupe avec une dignité cérémonieuse, puis elle susurre doucement :

BERTA. Amorphe! Amorphe! Viens manger la soupe...

ARNOLPHE. Cessez donc de lui parler ainsi mère, ce n'est plus un...

Hans, d'un geste, le coupe sèchement.

La mère, avec amour et précaution, a levé Amorphe et l'a conduit à table.

Une fois assis, il reste là un instant, contemplant,

hébété, son écuelle pendant que Berta s'assied à côté de lui en répétant machinalement :

BERTA. Mange... mange... c'est bon ça, c'est bon ! (*Amorphe, brusquement, se saisit de son écuelle, et la renverse sur les genoux de sa mère. Celle-ci s'ébroue, puis s'exclame.*) Est-il coquin, non ?

Hans approuve bruyamment en s'esclaffant.

LE SCRIBE (*entre, portant un verre plein*). Seigneur Hans, il vient d'avouer et d'expirer. J'ai cru bon... (*Il montre le verre.*) Tout chaud ! Demain matin il n'aurait plus été si frais !

HANS. Tu as bien fait, Tête d'Anc, tu as bien fait ! Bois mon fils. (*Il prend le verre des mains du Scribe et le tend à Amorphe. Celui-ci le regarde intensément un instant, puis s'en saisit avec avidité et le vide d'un trait.*) C'est bon, hein ? Et ça rend fort ! (*Au Scribe, en se tapant gravement sur la poitrine.*) Il est si fragile...

LE SCRIBE (*avec compassion*). Vous devriez essayer avec un jaune d'œuf battu.

BERTA (*intéressée*). Je n'y avais jamais pensé...

HANS. Pour le rendre malade ? Non, non, le sang se boit pur, toujours pur et chaud de préférence !...

EVA (*s'exclame*). C'était du sang ?

Elle se tourne et vomit.

HANS. Et voilà ! Et voilà !... Foutre, où donc encore, engendrant cette momie, avais-je laissé mes couilles ?

ARNOLPHE. Père...

HANS. Toi, bâfre en silence ! (*au Scribe.*) Que fous-tu encore céans ? Dehors, chien ! (*Le Scribe sort, affolé. Hans, à Eva.*) Et toi, souillon, quitte la table... (*Eva sort, soutenue par Arnolphe. Astolphe continue son repas. Il vient de se resservir de la soupe. Hans repousse avec rage son assiette en hurlant.*) Encore un repas de gâché !

Scène 3

Un coin de la lande ottenbourgeoise au petit jour. Au fond, le château.

Un coq chante au loin. Son chant est grêle, sinistre, funèbre, cassé.

Une misérable hutte faite de chaume et de fagots au premier plan.

Entre le bossu précédant Amorphe enveloppé dans sa cape.

LE BOSSU (*s'approchant de la hutte*). Holà ! Y a-t-il ici âme vivante ? (*La hutte reste silencieuse.*) Le jour est déjà gris, le coq vient de chanter, le chat-huant s'endort. Réveillez-vous, Thomas, réveillez-vous... (*La hutte reste silencieuse. Amorphe, qui est resté planté, immobile, à quelques pas de la hutte, grogne d'impatience. Le Bossu le calme d'un sourire. Il s'approche encore plus près de la hutte et murmure.*) Ami, nous t'apportons ta mensuelle pension, il n'est pas temps de faire le mort, montre-toi ou nous partons... (*La hutte alors s'anime, une main ôte un fagot qui en masquait l'entrée. Un unijambiste, à bout de forces bien qu'encore jeune, apparaît. Il se soutient à l'aide de deux grossières et rudimentaires béquilles. Il a une hache sous les bras.*) Salut à toi Thomas, que Gott te fasse béquilles légères et prospères...

L'INFIRME (*méfiant*). Grand merci, seigneur précepteur...

LE BOSSU. Mon maître, le prince Amorphe, a tenu, en ces temps troublés, à remettre, lui-même, à chacun sa mensuelle pension.

L'INFIRME. C'est un bien grand honneur, Seigneur.

Il s'incline sur place.

LE BOSSU. Approche donc...

L'INFIRME (*sans bouger*). Seigneur précepteur, les temps sont si peu sûrs que l'on n'ose même plus mettre le nez dehors, je vis dans ce clapier avec ma vieille mère ; depuis des lunes nous n'en sommes sortis... La sombre et sanglante gueuse nous fait craindre jusqu'à notre ombre ! Pourtant que de fois ai-je souhaité crever !... Que de fois ai-je souhaité qu'elle me frappe par surprise...

LE BOSSU. Nous te comprenons ami, nous te comprenons...

L'INFIRME. Les quelques deniers de la mensuelle pension prolongent notre agonie, ils n'empêchent ni le froid de nous geler jusqu'à l'os, ni la faim de nous tordre les boyaux... Mais l'homme est ainsi fait, il tient à son chiffon de vie même si celui-ci ressemble plus à une serpillière qu'à autre chose...

LE BOSSU. Tes paroles trouvent en nos cœurs un écho sincère... Approche ami, approche, que nos lèvres baissent ce front qui souffre... (*à Amorphe, avec emphase.*) Prince Amorphe, voici, céans, votre futur et déjà loyal sujet, Thomas le béquilleux ; sa jambe, sa fraîcheur, ses illusions et son père restèrent en pays Ottentots, aussi a-t-il droit à plus d'un titre à notre amour... (*Amorphe, impassible, fixe le visage de l'infirme. Celui-ci, très ému, retient ses larmes.*) Avance, ami fidèle, brave et noble cœur, reçois de nos mains le juste salaire d'une vie exemplaire.

L'infirme fait enfin quelques pas. Il est très, très ému... Il va se prosterner aux pieds d'Amorphe.

L'INFIRME. Merci Prince, merci de tant de bonté...

Amorphe le frappe alors d'un coup sec entre les omoplates.

L'infirme s'écroule face contre terre.

Amorphe hurle : A... A... A... pendant que le Bossu, près de la hutte, demande :

LE BOSSU. Eh ! la vieille, es-tu là ? (*Un rôle lui répond.*) Nous allons te faire un bon feu... (*Nouveau rôle. Le Bossu, tout en mettant le feu à la hutte.*) Ainsi tu n'auras plus jamais froid...

Le noir se fait, les cris de A... A... A... s'amplifient et se multiplient, pendant que la hutte brûle et que la vieille hurle de douleur.

Scène 4

Quelques mois plus tard.

La même salle du château d'Ottenburg.

Des valets sortent le vieux trône pendant que d'autres en installent un neuf, en formica.

HANS (*très fier*). Que vous en semble, ma mie ?

BERTA (*tournant autour du trône flamant neuf*). Est-ce vraiment lavable ?

HANS. Absolument ma mie, absolument ! (*Il s'assied dessus. Le trône ne branle pas.*) Et quelle stabilité ! Jamais le trône d'Ottenburg n'a été aussi stable ! Le fabuleux redressement économique que nous venons de vivre ces derniers mois, malgré les crimes atroces dont nos malheureux serfs furent victimes dans le même temps, prouve au monde, s'il en était besoin, qu'Ottenburg reste Ottenburg !

BERTA (*regardant le trône*). Je l'eusse préféré blanc !

HANS. Blanc, non ! Cela eût fait cuisine !... (*Il caresse les bras du trône en souriant, puis.*) Les cousins vont en crever de jalousie !...

BERTA (*soudain inquiète*). Nous n'entendons plus notre Amorphe ces jours-ci ?

HANS. C'est qu'il herborise de plus en plus loin dans les bois...

BERTA. Ne risque-t-il pas ?

HANS. Voyons Berta !...

BERTA. Sait-on jamais... cette bande ?

HANS. Entre frapper dans le dos des gueux à demi-morts et se mesurer à un prince d'Ottenburg en pleine possession... enfin... ma mie... (*Entre le Scribe. Il reste sur le seuil et attend. Hans, l'apercevant.*) Tiens, Tête d'Ane, as-tu vu mon nouveau trône ? Comment le trouves-tu ?

LE SCRIBE (*avec difficulté*). Exquis, Seigneur Hans, exquis ! (*Hans regarde le Scribe, puis le trône, hausse les épaules, découragé.*) J'ai cru bon, Seigneur...

HANS. Au fait, Tête d'Ane, au fait !

LE SCRIBE. ...La chose est délicate...

HANS. De quoi s'agit-il ?

LE SCRIBE. Les incidents...

HANS. Plus que d'habitude ?

LE SCRIBE. Non, Seigneur, non, bien au contraire, Gott en soit loué, ce jour est le premier depuis bien des lunes où la sinistre faucheuse n'a pas gerbé sa funeste moisson de vieillards.

HANS. Ce qui veut dire ?

LE SCRIBE. En gros, qu'aucun accident n'est à déplorer aujourd'hui, pour le moment tout au moins !

HANS. Et par quel miracle ?

LE SCRIBE. La rareté des vieillards me semble l'une des causes les plus évidentes...

HANS. Il reste bien encore quelques femmes, enfants ou infirmes ?

LE SCRIBE. Si peu, Seigneur, et si bien cachés...

HANS. Eh bien, voilà qui nous remplit d'aise... Va maintenant...

LE SCRIBE. C'est qu'il ne s'agit point uniquement de cela gracieuse seigneurie...

HANS. Quelque autre agitateur ?

LE SCRIBE (*timidement*). Il s'agit de votre fils !

BERTA (*hurle brusquement, en se jetant sur le Scribe qui recule, effrayé*). Que lui est-il arrivé ? Que lui est-il arrivé ? Par Gott, vas-tu parler ?

HANS. Ma mie... calme... calme... (*Au Scribe, rudement.*) Qu'est-il arrivé au Prince ? Parle !

LE SCRIBE (*décontenancé*). Mais rien, rien... Seigneur... Il s'agit de votre fils : Astolphe, et non point de notre gracieux et respecté Prince Amorphe d'Ottenburg, que Gott protège et conserve à jamais...

BERTA (*à part*). Le vieux con ! Il m'a mise en ire pour rien... Je vais ôter mon corset, j'étouffe.
Elle sort en soupirant.

LE SCRIBE (*s'inclinant très bas*). Que Madame la Reine daigne...

HANS. Astolphe, dis-tu ?

LE SCRIBE. Oui.. Il m'a semblé de mon devoir de vous rapporter des propos qui sont peut-être de nature à...

HANS. Au fait, bordel, au fait !

LE SCRIBE. Votre fils, puissant Seigneur, votre fils Astolphe semble douter, en public, de l'existence d'une « bande »...

HANS. Quoi ?

LE SCRIBE (*continuant*). Il réclame des mesures adéquates et déclare à qui veut l'entendre que ce n'est pas en arrêtant systématiquement les étrangers que les crimes cesseront...

HANS. Ils ont pourtant cessés aujourd'hui même et ce, grâce à mes efforts répétés !

LE SCRIBE. Certainement, mais lui, semble mettre en doute jusqu'au bien-fondé des susdits efforts répétés et il m'a même interdit de noter dorénavant les aveux des suspects interrogés par Maître Albert ; il a qualifié, en outre, ces interrogatoires de barbares et inutiles !

HANS. Barbares et inutiles ! Par Gott ! Attends-moi ici.
Hans se dirige vers la sortie.

LE SCRIBE (*lui court après, affolé*). Je vais avec vous, Seigneur Hans ?

HANS. Non, attends-moi, profite de mon absence pour mettre à jour le Saint Livre des Comptes...

LE SCRIBE. Ne pourrais-je plutôt aller avec vous, Seigneur Hans ?

HANS. Je t'ai dit d'attendre !

LE SCRIBE. Tout seul ?

HANS. Eh oui, que crains-tu donc, ici ? Dans mon château, dans ma propre salle du trône ?

LE SCRIBE. Absolument rien, Seigneur, mais... (*Hans sort en répétant : « Barbares et inutiles ! ». Le Scribe reste seul. Il s'approche en hésitant de l'écrivoire, il regarde autour de lui ; le bruit de ses propres pas le fait sursauter. Il se retourne, rien. Il se dirige de nouveau vers l'écrivoire quand le Bossu surgit devant lui. Le Scribe sursaute de frayeur et étouffe un cri. Le Bossu lui fait « chut ! » puis lui sourit. Le Scribe tente de sourire également. Le sourire du Bossu disparaît. Le Scribe, affolé, salue alors le précepteur avec déférence en murmurant.*) Seigneur précepteur, mille respects !

LE BOSSU (*lui rend son salut, puis*). Comment va le monde, Seigneur Scribe ? Mieux à ce qu'il paraît ?

LE SCRIBE. Ma foi oui, Seigneur précepteur... à ce qu'il paraît...

LE BOSSU. Bien rares se font les vieillards !...

LE SCRIBE. Pardon ?

LE BOSSU. Bien rares se font les vieillards, dis-je...

LE SCRIBE. Ah ! oui, oui, oui...

LE BOSSU. Vous êtes le dernier semble-t-il ?

LE SCRIBE. Oh !... j'ai toujours fait plus vieux que mon âge...

LE BOSSU. Comme c'est fâcheux !...

LE SCRIBE. Non, car étant très jeune de caractère, cela compense... primesautier pour ainsi dire...
Il esquisse quelques pas de danse.

LE BOSSU (*le regarde un instant, puis chantonne*). « AMORPHE... ».

LE SCRIBE (*figé brusquement*). Que dites-vous ?

LE BOSSU. J'appelle mon gentil prince d'élève... Il adore la danse...

LE SCRIBE. Ah ! Fort bien... fort bien... Je...
Il recule de plus en plus vite vers la porte.
Le Bossu le suit en souriant.

LE BOSSU. Où courez-vous ainsi, Seigneur Scribe ? Attention, voyons, ne vous pressez point tant, votre mounoute pourrait choir !

LE SCRIBE (*retrouvant sa voix*). Ma mounoute... (*Puis il se heurte à Amorphe qui vient d'apparaître, drapé dans une cape noire... Le Scribe alors se retourne et esquisse une révérence à l'intention d'Amorphe en murmurant.*) Seigneur Prince... (*Amorphe le fixe sans réagir. Le Scribe, sous le*

regard d'Amorphe, souffre horriblement. Il se retourne en haletant vers le Bossu pour chercher un appui. Le Bossu lui sourit. Le Scribe, alors, répète machinalement.) Ma moumoute...

C'est alors qu'Amorphe le saisit à la gorge tout en le frappant de sa dague entre les omoplates.

Il le garde un instant contre lui.

Tous deux sont maintenant enveloppés dans l'ample cape d'Amorphe, immobiles.

Puis le Scribe lentement s'écroule et Amorphe gronde tout bas : A... A... A...

Sortie du Bossu entraînant Amorphe en proie à ces horribles difficultés d'élocution.

La scène reste vide un instant.

Le Scribe, étendu sur le sol, occupe le centre de la scène, au pied du trône, lui-même dominé par le vautour guettant, emblème d'Ottenburg.

Eva entre en courant, elle traverse la pièce, se heurte au corps du Scribe, tombe. Puis, apercevant le cadavre, elle a un haut-le-cœur, porte ses deux mains devant la bouche en gémissant pendant qu'un spasme la tord de douleur.

Scène 5

La scène est plongée dans le noir.

Une voix chante, accompagnée par un luth.

La voix est jeune, fraîche, enjouée et virile.

La chanson est d'amour, de style médiéval...

Belle si vous vouliez
Vendre à l'encan vos baisers
En achèterais volontiers
Par douzaines, centaines ou paquets
En dégusterais
La primeur, la chaleur
Et la langueur
Ah ! Belle si vous vouliez
Vendre ainsi de vos voluptés
En achèterais volontiers
Par douzaines, centaines ou paquets
En savourerais
La primeur, la chaleur
Et la langueur
Ah ! Belle si vous vouliez
Point ne vous paierais
En or, argent, ou toute autre monnaie
Mais en échange recevriez
Mon cœur, ma vie, mon âme en gage
Et ma musique en héritage
Ah ! Belle si vous vouliez
Prendre un peu de volupté
Dans beaucoup de mes baisers
Ah ! Belle si vous vouliez
Oteriez vos petits souliers
Votre jupette retrousseriez
Et nous aurions alors ensemble
Un commerce charmant, j'en tremble
Las, belle si vous aimiez
Point tant l'or et autres monnaies
Je vous laisserais volontiers
Mon cœur, ma vie, mon âme en gage
Et ma musique en héritage.

Au milieu de la chanson, la lumière se fait et l'on aperçoit une autre partie de la riante campagne ottenbourgeoise.

En scène deux hommes d'armes, armés jusqu'aux yeux. L'air hagard. Ils écoutent la chanson qui semble venir des cieux.

Sur leurs larges poitrines un vautour guettant est brodé.

LE PREMIER (après avoir écouté un instant la chanson).
...Ce que c'est ?

LE DEUXIÈME (après réflexion). Une chanson !

LE PREMIER. Ce que ça fout là ? (Le deuxième hausse les épaules en signe d'ignorance. Ils écoutent encore un instant, leurs lances pointées vers le danger. Apparition du troubadour qui chante en s'accompagnant de son luth.) Qui va là ?

Le Troubadour s'arrête de chanter et salue très bas en annonçant d'une voix enjouée.

LE TROUBADOUR. Un simple troubadour qui ne chante qu'amour...

Les deux gardes exécutent alors, lance tendue, un mouvement tournant qui vise à encercler le troubadour. Celui-ci les regarde faire calmement.

Il se trouve maintenant au centre de leurs lances.

LE PREMIER. Les bras en l'air, vite ! (Le Troubadour, toujours souriant, s'exécute.) Plus haut !

LE TROUBADOUR. Désolé, je ne connais point encore les mœurs et les usages de votre plaisante contrée...

Il lève les bras plus haut.

LE DEUXIÈME. D'où viens-tu ?

LE TROUBADOUR. De Barembak...

LE PREMIER. Où sont cachés les autres ?

LE TROUBADOUR. Je voyage seul, sans suite ni escorte...

LE PREMIER (au deuxième). Fouille-le...

LE DEUXIÈME (le fouillant avec dextérité). Où as-tu caché ta foutue dague ?

LE TROUBADOUR. Et que ferais-je d'une foutue dague, je vous prie ?

Le deuxième le dépouille systématiquement de tout ce que le Troubadour peut avoir de précieux ou de quelque valeur.

LE DEUXIÈME. Ote tes chausses !

LE TROUBADOUR (étonné et amusé). Vraiment ?

LE DEUXIÈME (répète). Ote tes chausses !

Le Troubadour s'exécute.

Le deuxième garde ramasse les chausses du Troubadour, les examine, puis les range avec le reste du butin.

LE TROUBADOUR. Voyez, mes pieds sont propres...

LE PREMIER. Et ta langue bien longue... Maître Albert t'arrangera ça...

LE TROUBADOUR. Maître Albert ?

LE PREMIER. Oui, il t'attend.

LE TROUBADOUR. C'est sans doute le maître des cérémonies ?

LE DEUXIÈME. Tout juste...

LE TROUBADOUR. Pensez-vous que je puisse espérer chanter dès ce soir au château ?

LE DEUXIÈME. Sans aucun doute... Maître Albert te fera chanter, comptes-y !...

LE PREMIER. Avance...

LE TROUBADOUR. Vous ne me rendez point mes chausses ?

LE PREMIER. Avance...

Le Troubadour fait un pas, puis s'arrête. Les deux gardes sursautent et braquent de nouveau leurs lances sur lui.

LE TROUBADOUR (ignorant leur réaction). Il est fort plaisant de voyager : la manière de recevoir est différente dans chaque contrée, les uns vous offrent sel et pain, d'autres femelles à discrétion, ici on ôte les chausses et on lève les bras... (Il rit.) Admirable diversité... Charme désuet des vieilles coutumes... En fait je me sens tout à fait tradi-

tionaliste aujourd'hui... (Le premier et le deuxième garde, sans cesser de le menacer, se regardent, un peu dépassés. Le Troubadour, poursuivant.) Nobles et braves soldats, le seigneur de cette plaisante contrée a bien une fille encore fille ?

LH DEUXIÈME (enfonçant légèrement sa lance dans le pourpoint du Troubadour.) Avance donc, charogne baveuse... c'est à moitié crevé et ça péroré encore...

LE TROUBADOUR (surpris et peiné). Mais vous m'avez piqué ? De plus, vous êtes tout à fait désagréable, grossier, mal embouché...

Les deux gardes se regardent avec de plus en plus d'étonnement.

LE DEUXIÈME. Tu entends, Franz ?

LE PREMIER. J'entends, Gustave...

LH DEUXIÈME. Cette raclure chanteuse me trouve tout à fait désagréable...

LE PREMIER. Mal embouché...

LH TROUBADOUR. Certes !...

Soudain, il se saisit du bout de la lance du second garde, tire un coup sec tout en sautant en arrière.

Le garde tombe, la lance reste dans les mains du Troubadour, qui lui en assène un coup bref et précis sur le haut du crâne.

Le second garde s'écroule, knock-out.

Le Troubadour fait alors face au premier garde qui se précipite sur lui, lance haute.

Il l'évite. Puis, d'un petit coup de lance, le désarme.

Le premier garde perd alors tous ses moyens.

Il recule en implorant.

LH PREMIER. Pitié, pitié... Ne me tuez pas... Ne me tuez pas... Je vous dirai où est caché mon oncle, son fils le cache, mais je sais où, je vous y amènerai... Moi je suis jeune, vous tuez pas les jeunes vous autres ? Vous avez bien raison de tuer les vieux... c'est dégueulasse et ça pue les vieux... Je vous dirai où il y en a... et les infirmes aussi... ils en cachent... ils en cachent... Je suis avec vous, moi... je suis avec vous...

Le Troubadour appuie la pointe de sa lance sur la gorge du garde...

LH TROUBADOUR. Arrête ton maudit babil... Qu'ai-je à faire de ton oncle ou de qui que ce soit de ton lignage ? Dis-moi, Hans d'Ottenburg a bien une fille ? (Le garde fait oui de la tête.) Est-elle jeune ? (Le garde fait encore oui de la tête.) Belle ? (Le garde hésite.) Suffit, nous verrons. D'ailleurs, que pourrais-tu savoir de la beauté ? Allez, hors de ma vue, chiennerie ; ramasse ton infect petit camarade et sachez à l'avenir recevoir un peu mieux les visiteurs. Au large, rustre, au large...

Les deux gardes sortent, l'un traînant l'autre...

Le Troubadour enfle ses chaussures, ramasse ses affaires et sort dans une autre direction...

Scène 6

Le château d'Ottenburg.

Une petite salle du château. Nous sommes chez Arnolphe. Des livres, partout des livres. En retrait, presque oublié, le vautour guettant, l'emblème d'Ottenburg.

Astolphe et Arnolphe.

ASTOLPHE (très agité, l'épée à la main). J'enrage !... Moi, jaloux de ce monstre hébété, débiteur de quartiers de vieillards, bouchers d'impotents ? Moi, enviant son sort, ses droits : ce trône, cette couronne souil-

lés de sang ?... Mais que la peste bubonique m'étouffe si je m'en laisse ainsi conter plus longtemps !...

ARNOLPHE. Frère, tu t'emportes...

ASTOLPHE. Et que faire d'autre ? La justice est bafouée, le bon droit ridiculisé, le crime et la folie triomphent et règnent ici en maîtres ! Notre digne et respecté père n'a que le mot « bande » à la bouche... On lui annonce la mort de son scribe, il ne s'en émeut même pas, il parle de félonie, d'infiltration étrangère, d'habileté diabolique, de bande malfaisante... Quand je lui rétorque qu'il n'y a pas plus de bande dans tout cela que de marmelade de coing à mes fesses et qu'il convient d'appeler les choses par leur nom, il prend son air royalement définitif et déclare que le scribe a dû, dans un moment de démence, se suicider !... Je lui fais alors part de mes soupçons, il me réplique que la jalousie m'anime, que je n'ai jamais aimé mon aîné...

ARNOLPHE. Il n'acceptera pas, il ne peut accepter, surtout, venant de nous, l'idée qu'Amorphe et son précepteur puissent être...

ASTOLPHE (agitant son épée). Si j'éventrais déjà le bossu pour commencer, nous y verrions plus clair, non ?

ARNOLPHE. Ce serait maladroit, il convient d'agir avec doigté et diplomatie...

ASTOLPHE. Au diable ton doigté et ta diplomatie quand deux bons coups d'épée feraient si bien l'affaire !...

ARNOLPHE (sévèrement). Il ne s'agit pas d'égaliser notre aîné en fait de sauvagerie, bien au contraire, nous devons chasser à jamais le crime et la barbarie pour que la justice et la paix puissent enfin régner en Ottenburg.

ASTOLPHE. Soit. Que faire alors ? Attendre, palabrer, se laisser insulter, en écoutant les louanges de notre merveilleux frère aîné ?

ARNOLPHE. Essayons de trouver un appui !... Notre Saint Oncle Merle, par exemple, se targuant de son autorité morale et spirituelle, peut parler à notre Père et lui ouvrir les yeux... En tant que frères d'Amorphe et fidèles sujets de notre royal paternel, nous nous devons d'agir loyalement et légalement...

ASTOLPHE. Courons alors mettre au fait de cette boucherie notre Saint Oncle Merle et fasse le ciel qu'il décide Hans d'Ottenburg à ôter son bandeau, sinon par les cent mille lutins du Royaume des Ombres... (il brandit son épée) celle-là parlera pour moi !

ARNOLPHE (l'arrête dans son élan). Frère ! Je préfère que tu y ailles seul : Eva m'inquiète, elle s'est enfuie dans les bois, bouleversée... Visiblement sa santé est ébranlée, je crains pour sa raison et partant pour sa vie...

ASTOLPHE. Ta présence ne changera rien à son état ; par contre, si nous agissons vite et bien, elle sera rapidement guérie ! Qui ne serait malade dans un monde malade ? Viens, deux voix valent mieux qu'une et qui sait ? Deux épées aussi...

ARNOLPHE (le suivant). Ne compte pas sur moi pour l'épée !

Ils sortent en courant.

Le Bossu surgit alors du vautour guettant, c'est-à-dire d'une sorte de loggia qui se trouve cachée derrière l'emblème d'Ottenburg. Un étrange sourire aux lèvres, il reste là, réfléchissant, un instant, puis, d'un petit pas allègre, il sort par une autre porte.

Scène 7

La salle du trône.

Seul en scène, Hans d'Ottenburg. Il se tient pré-

seulement en position de poirier. La tête en bas, les pieds bien en ligne, pointés vers le haut, il reste là un long moment, respirant avec ampleur et bruyamment...

Brusquement il explose, sans changer toutefois de position.

HANS. Par Gott ! Même ainsi je n'arrive point à calmer le volcan qui gronde en mon cœur. Tant de fiel ! Tant de haine ! Fi ! Le frère accuse le frère ! Le fils insulte le père ! Gott ! Gott ! Comme tu fais payer cher tes bienfaits ! Tu me couvres d'or, mais tu sèmes la discorde et la honte dans ma propre famille ! O Amorphe ! mon pauvre, pauvre petit ! Comment peut-on ? Comment peut-on t'accuser de la sorte ? Toi, le plus noble des fils, toi, l'illustre descendant d'une lignée sans tache, destiné au trône, au règne, toi, si, si... Ah ! Pourquoi n'ai-je pas pourfendu sur l'heure cet ignoble diffamateur ?

Entre le Bossu.

LE BOSSU (de la porte). Seigneur Hans ?

Hans se remet précipitamment sur ses pieds.

HANS. Je t'ai fait mander pour une affaire... D'étranges bruits, infâmants, tout à fait infâmants et mensongers, tout à fait mensongers, circulent sur... enfin certains osent prétendre que mon fils, le prince, ton maître... Par Gott ! Je ne puis le dire, les mots me font mal, ils m'étouffent, m'oppressent, se rebellent en ma gorge, eux-mêmes s'insurgent horrifiés par la laideur de ces odieuses calomnies !... Quoi qu'il en soit et pour couper court à tout cela, j'ai décidé que le prince Amorphe sortira dorénavant sans dague, toi aussi, sans dague, ainsi les médisances resteront-elles dans la gorge de ceux qui les profèrent ! (Silence respectueux du Bossu. Hans le regarde.) Qu'en dis-tu ?

LE BOSSU. Voilà une décision fort judicieuse, O grand Roi !

Hans remercie d'un signe.

Il attend la suite, mais le Bossu, maintenant, se tait obstinément, baissant les yeux avec soumission.

HANS (reprend). Je sais ce que tu penses, je devrais rire de ces accusations et punir ceux qui les profèrent... Bien sûr ! Bien sûr !... Mais si ses propres frères osent le soupçonner, qui peut empêcher ces soupçons de se généraliser ? Tu connais la crédulité et la lâcheté des serfs, des hommes d'armes, des gens du peuple en général... Il convient de mettre Amorphe à l'abri de toute impopularité même passagère... Son règne futur pourrait en pâtir !... (Un silence.) Par ailleurs, et justement par suite de ces maudits soupçons, c'est lui faire courir un bien grand danger que de le laisser ainsi désarmé, à la merci de cette racaille... Et si ses dignes frères, teigneux et envieux comme ils le sont tous deux, tentaient de... ? Gott ! Gott ! (Le Bossu reste silencieux. Hans, en proie au doute, s'agite de plus en plus, puis poursuit.) Ne crois-tu pas qu'il serait plus sage de prier Amorphe de rester au château jusqu'à... (Il s'arrête, mendiant une approbation. Immobilité impénétrable du Bossu.) Evidemment, évidemment ! Ce n'est guère sain ni réjouissant pour un garçon de son âge... rester enfermé, autant dire prisonnier... même très peu de temps, sa santé pourrait...

Il s'arrête, désespéré.

LE BOSSU. Notre Seigneur, vous craignez bien à tort... Je veillerai sur mon maître... nous sortirons sans dague, mains ouvertes et nues. (Il prend une pose pleine de sainteté.) Ainsi le peuple d'Ottenburg pourra voir combien son prince a confiance dans la loyauté de ses futurs sujets ! (Il redevient humble et soumis.) Quant à ses frères, ils sont de trop haute lignée pour commettre...

HANS (le coupant). Bien entendu ! Bien entendu !... Fais-moi penser à te nommer Chevalier, tu es un grand esprit, un noble cœur et un grand esprit, si, si... Chevalier... pour le moins...

LE BOSSU. C'est trop, je ne suis qu'un humble serviteur, O Grand Roi !

HANS (d'une voix rauque et basse, tout en l'attirant à lui). Toi, tu l'aimes et le comprends comme ses propres frères devraient l'aimer et le comprendre. Hélas ! Hélas !

LE BOSSU. Comment ne pas aimer un si bon et si noble Prince ? (Hans hoche la tête. Il lâche le Bossu et va s'asseoir, accablé, sur son trône. Le Bossu, après un instant.) Noble Seigneur, j'ai promis à mon Maître de l'initier aujourd'hui au rare plaisir de la chasse, aussi si vous pouviez me confier une arbalète et quelques flèches...

HANS. Demande au capitaine Keit...

LE BOSSU. Votre fils Astolphe a interdit à votre intention de me remettre quoi que ce soit en fait d'armes.

HANS. Peste ! Empêcher son propre frère de chasser ! Le misérable ! Faut-il qu'il soit plein à ras bord de pus et de fiel... Ah ! la teigne, la teigne !... (Il va chercher sa propre arbalète et son carquois plein de flèches, puis revient vers le Bossu et lui tend le tout.) Tiens, voilà la mienne ! Que fait le Prince en ce moment ?

LE BOSSU. Quelques menus devoirs.

HANS (ravi). Le cher ange ! (brusquement soucieux.) Ne le fatigue point trop, il est si...

LE BOSSU. Ce sont des devoirs bien élémentaires : un peu de calcul mental et pratique...

HANS. Parfait... Voilà ce qu'il faut qu'un roi connaisse sur le bout des doigts ! Le calcul ! Très bien, je suis content de toi ! je ferai ta fortune ! Si je le pouvais, je t'offrirais un dos droit ! D'ailleurs... (il réfléchit.) Enfin nous verrons ! Bonne chasse ! Mais sans dague, n'est-ce pas, sans dague, promis Chevalier ?

LE BOSSU (tenant l'arbalète et les flèches serrées contre sa poitrine). Sans dague, noble Roi, sans dague !

Scène 8

Une clairière déserte. Le château au loin.

Paraît Eva, échevelée, hors d'haleine... Elle s'immobilise, reprend son souffle, regarde autour d'elle rapidement, puis tire un poignard de sa ceinture.

Ensuite, avec décision, elle va tenter de se porter un coup mortel entre les omoplates.

Paraît le Troubadour qui l'observe en silence.

Eva continue de s'évertuer vainement et maladroitement.

LE TROUBADOUR. Que cherchez-vous à faire exactement ? EVA (sursaute, comme prise en faute). Me tuer ne vous en déplaît !

LE TROUBADOUR. Ah ! Ah ! Est-ce vraiment la bonne méthode ?

EVA (confuse). Je n'en connais point d'autre !

LE TROUBADOUR. Pourquoi vouloir mourir ? Quelque chagrin d'amour ?

EVA. « Chagrin d'amour »... D'où venez-vous ? Comment êtes-vous parvenu jusqu'ici ? Faites-vous partie de la bande ? Mes frères Arnolphe et Astolphe m'assurent qu'il n'y en a point et que... O Gott ! Gott ! Je veux mourir ! MOURIR... (Elle brandit de nouveau son poignard, cette fois-ci dans un geste plus naturel vers son cœur. Le Troubadour

- fait un bond en avant. Eva tourne alors vivement son poignard vers lui.) N'approchez pas ! Qui êtes-vous ?*
- LE TROUBADOUR (*sur le qui-vive, s'efforçant de paraître calme et désinvolte*). Un simple troubadour qui ne chante qu'amour... Pour vous servir, belle damoiselle !
- EVA. Un troubadour ?
Elle le détaille un instant en silence sans cesser toutefois de le menacer.
Brusquement elle foud en larmes et laisse tomber son poignard.
Elle sanglote.
- LE TROUBADOUR. Je ne chanterai rien de triste, c'est promis ! D'ailleurs, je ne connais que des chansons gaillardes.
- EVA (*tout en sanglotant comme une petite fille*). J'avais oublié jusqu'à l'existence des troubadours !... Je croyais qu'il n'en existait plus, nulle part... Il n'en vient pas ici depuis si longtemps... Le dernier a été empalé. Il est resté ainsi des heures, des heures, et il hurlait si fort, si fort... Il était si beau... si jeune...
- LE TROUBADOUR. Les cris de douleur ne font point partie de mon répertoire, rassurez-vous ! Et puis, n'étant plus ni très beau ni très jeune...
- EVA (*éperdue*). Fuyez, fuyez... Loin d'ici... Le plus loin possible. Ottenburg n'est qu'un charnier, partout des morts, des morts et du sang... (*Elle a un brusque haut-le-cœur et porte vivement ses mains à sa bouche. Puis elle se ressaisit et poursuit.*) Moi je ne supporte pas, je ne supporte pas !... La vue du sang m'a toujours révoltée. Y penser seulement... (*Nouveau haut-le-cœur.*) ...et cette odeur, cette odeur qui imprègne tout... vous ne la sentez pas ?... Moi, je ne la supporte pas... Il est vrai que j'ai toujours eu l'estomac délicat. D'ailleurs, dans la famille, nous avons tous, paraît-il, l'estomac délicat... pourtant je suis la seule à être incommodée à ce point, comment expliquez-vous cela ?
- LE TROUBADOUR. C'est-à-dire... il m'est très difficile de me prononcer sur un phénomène qui m'échappe encore quelque peu, mais si vous consentiez à me livrer quelques explications complémentaires...
- EVA (*se reprenant*). Que venez-vous faire ici ?
- LE TROUBADOUR (*sans répondre à la question d'Eva*). Vous serait-il possible, gente damoiselle, de m'introduire à la cour d'Ottenburg ?
- EVA. Mais pour y faire quoi, par Gott ?
- LE TROUBADOUR. Chanter !
- EVA. A la cour ? Chanter ? (*puis, sans transition.*) Enlève-moi !
- LE TROUBADOUR (*surpris*). Pardon ?
- EVA (*répète d'une voix brève et saccadée tout en tendant les bras vers lui*). Enlève-moi ! Ne perds pas un instant ! ENLEVE-MOI ! ENLEVE-MOI !
- LE TROUBADOUR. Ce serait avec grand plaisir, mais...
Elle lui tend les bras avec insistance.
Il tourne autour d'elle en la regardant. Elle garde un instant, en silence, la pose, puis, découragée, elle baisse les bras.
- EVA. C'est non ? Soit ! Alors laissez-moi...
- LE TROUBADOUR (*lève les bras en signe d'impuissance*). Attendez ! Discutons un peu, c'est si soudain !...
- EVA. Si vous ne voulez pas vous retrouver empalé ou quelque peu écartelé, agissez d'abord, discutez ensuite... Sur ce, laissez-moi, j'ai quelque chose à finir...
- LE TROUBADOUR. Ecoutez-moi : vous êtes belle, très
- belle... Vous me plaisez infiniment... et même, puisque vous avez eu la gentillesse de me le suggérer, je vous le dis tout net, j'ai le plus vif désir de vous enlever ! Ne pensez pas que cela m'arrive souvent, c'est un sentiment que j'ai rarement éprouvé, seulement cela pose quelques petits problèmes pratiques et puis, étant ici en mission quasi-commandée... il m'est difficile de...
- EVA. En mission ? Un troubadour ?
- LE TROUBADOUR. Je ne suis pas vraiment troubadour... Je suis Estienne de Barembak, fils du grand duc de Barembak... Je suis ici pour une raison précise : je dois rencontrer la princesse Eva d'Ottenburg et me faire aimer d'elle... voilà !
- EVA. Tiens, tiens...
- ESTIENNE. Mon père, le grand duc Philippe de Barembak, désire vivement cette union. Il pense qu'une alliance entre deux grandes maisons, Barembak et Ottenburg par exemple... serait profitable aux deux parties...
- EVA. Et vous vous prêtez sans dégoût à de telles tractations ?
- ESTIENNE. Non, non, justement pas, ce costume, ce déguisement est là pour me permettre de voir sans être vu ; je chante au château, j'observe la donzelle, si elle me plaît je pousse ma pointe et conclus l'affaire, sinon bon vent... J'ai déjà chanté dans un grand nombre de cours tant orientales qu'occidentales sans jamais me fixer.
- EVA. Bravo ! Habile... un peu sournois, mais habile !
- ESTIENNE. Sournois ? Non, classique ! Un peu trop classique à mon goût, mais enfin il convient d'agir avec prudence... et il n'y a rien de tel que les classiques pour la prudence... Tel était donc mon plan en arrivant ; maintenant, évidemment, étant donné la nature, la vigueur et la soudaineté du sentiment qui vous a jetée vers moi, je...
- EVA. Rassurez-vous, Duc, j'aurais agi ainsi avec n'importe quel bipède... Un singe aurait aussi bien fait l'affaire... je veux sortir d'une façon ou d'une autre de cet enfer, un point c'est tout !...
- ESTIENNE. Je pensais...
- EVA. Ne perdez pas votre temps à penser... Depuis quelques mois la mort rôdait en Ottenburg, dans les bois, dans les landes, frappant jusque dans les huttes des serfs, s'acharnant sur les vieillards, sur les enfants ; aujourd'hui elle a frappé au cœur même du château de mon père : un pauvre vieux scribe que je connaissais et aimais depuis mon enfance ; il était là, gisant, je l'ai vu, il... (*Elle porte de nouveau les mains à sa bouche et se tord de douleur. Estienne se précipite. Elle se recule.*) Laissez, laissez, cela va passer, j'ai honte mais c'est ainsi. Il suffit que je pense à... pour...
- ESTIENNE (*qui ne l'écoute pas, la regarde avec ravissement*). Vous êtes ? Vous êtes... Eva d'Ottenburg ? (*Eva fait oui de la tête, essayant de dompter son estomac rebelle. Estienne, sautant de joie.*) Oh ! merci Gott, merci ! Et moi qui pensais qu'elle pouvait me déplaire, fou que j'étais... (*Il se jette sur elle.*) Princesse, soleil, déesse de mes rêves et de mes désirs les plus secrets... allons de ce pas voir votre père et marions-nous sur l'heure ! Quant à vos odieux cauchemars, chassez-les bien vite... « Que fonde votre mélancolie comme neige de printemps, que la joie vous inonde et coule à flots en vous, telle l'eau pure des torrents... »
- EVA. Parlez-moi encore ainsi, Estienne, près de vous je n'ai plus peur... (*elle se jette dans ses bras.*) Serrez-moi fort... fort ! (*ils s'étreignent.*) Oh ! comme vous êtes fort... comme vous êtes fort ! Vous ne buvez pas de sang, dites ? Vous ne buvez pas de sang ?

ESTIENNE. Mais non, quelle idée?... Juste un peu de vin au repas...

Ils s'étreignent de nouveau.

Paraît alors le Bossu précédant Amorphe, qui porte l'arbalète.

Eva se sépare vivement d'Estienne.

Amorphe, voyant le couple, grogne. Le Bossu, d'un geste, le calme, puis il salue gravement le couple.

LE BOSSU. Princesse Eva... noble étranger...

Ils sortent.

EVA (*tremblant de frayeur*). Croyez-vous qu'ils aient surpris notre conversation?

ESTIENNE. Qu'importe?

EVA. Je vais vous présenter à mon père comme troubadour! Attendons quelques jours avant de lui décliner votre véritable identité; je veux demander conseil sur ce point à mes frères Astolphe et Arnolphe... Celui qui vient de passer, précédé par son précepteur, était l'aîné, Amorphe!

ESTIENNE (*poli*). Il avait un air fort... (*Il cherche le mot... hésite, puis se décide.*)... fort civil!

EVA. Si vous vous sentez en danger, n'hésitez pas, fuyez, je vous rejoindrai dès que possible en Barembak... Tenez-vous sur vos gardes... O Gott!... Gott! J'ai si peur!

Elle se jette de nouveau dans ses bras.

ESTIENNE. Ne craignez rien... Quels que soient vos ennemis, sachez que nul ne peut résister à la force des mots, au souffle des chansons, aux vers des poètes.

EVA. Puisse le ciel vous entendre!... Essayons de gagner le château en évitant les hommes d'armes... N'oubliez pas! Vous êtes troubadour, je vous ai fait mander tout exprès pour vous entendre chanter... Vous êtes là sur mon ordre, je répons de vous!

ESTIENNE. Pourquoi tant de mystère? Pourquoi ne pas dire tout bonnement: je suis Estienne de Barembak, fils de votre ancien compagnon d'armes, le grand duc Philippe de Barembak, qui vous aida à vaincre les Ottentots, j'aime votre fille, elle m'aime...

EVA. Non, non... je ne sais pourquoi, mais il ne faut pas! Attendons... Mes frères nous aideront, tenez-vous prêt à fuir à tout instant, défiez-vous des gardes, des serfs, du bourreau, du capitaine Keit, du bossu, de mon père, de ma mère et d'Amorphe... méfiez-vous de tout le monde... je t'aime!

Long baiser.

Puis ils s'éloignent en courant.

Scène 9

Chez Merle d'Ottenburg.

Un ossuaire. Des crânes et ossements divers. Les meubles même sont composés et décorés par des os. Bien en évidence, l'emblème d'Ottenburg, le vautour guettant, portant en sautoir un gigantesque tibia.

Merle, noble vieillard, porte également en sautoir un tibia reproduction exacte, mais de taille plus modeste, de celui qui orne le vautour.

Le reste de son accoutrement rappelle assez celui d'un prélat quelque peu négligé.

Présentement, Merle est assis dans un siège fait d'os; autour de lui, debout, respectueux mais tendus, Arnolphe et Astolphe, interrompus semble-t-il en plein exposé.

MERLE (*d'une voix ferme bien que chevrotante*). Inutile, neveux, je sais tout cela...

ARNOLPHE. Qu'entendez-vous par tout, vénéré Saint Oncle?

MERLE. Tout! Parlons donc d'autre chose. Parlons de vous ou de votre sœur Eva, par exemple. Fait-elle bien ses dévotions et ses douze génuflexions quotidiennes?

ASTOLPHE. Permettez-moi d'insister, Saint Oncle! Savez-vous vraiment tout? J'ai peine à le croire...

MERLE (*soupire, gentiment excédé*). Qui peut en vérité se flatter de tout savoir? Toutefois, en ce qui concerne l'affaire qui vous a conduits, semble-t-il, vers moi, j'en sais tout ce qu'il est humainement possible de savoir...

ASTOLPHE (*se contient avec peine*). Vous savez donc que depuis des mois meurent, lâchement assassinés, des vieux, des vieilles, des infirmes et même des enfants dans notre beau royaume d'Ottenburg. (*Merle ne répond pas. Astolphe poursuit.*) Savez-vous également qu'en ce même temps Hans d'Ottenburg n'a cessé de torturer à mort des étrangers innocents, sous prétexte d'enquête? (*Merle soupire sans répondre.*) Ce que vous ignorez sans doute, Saint Oncle, c'est l'identité du criminel et cela...

MERLE (*le coupant d'un geste*). « Criminel? » Cette fâcheuse habitude que vous avez de tout dramatiser, vous autres, jeunes gens... Examinons donc les faits avec quelque peu de charité: Amorphe ressent le besoin, bien légitime à son âge, de se dépenser, de s'exprimer, il jette sa gourme en somme... il vieillira, il deviendra sage, en son temps, n'en doutez pas... Si toutefois il ne se calmait point, nous organiserions alors, dans les premières années de son règne, une petite expédition avec mission de récupérer les restes, malheureusement encore manquants de la Très Sainte Relique et nous l'y enverrions... Vous voyez, j'ai déjà tout prévu... Pour lors, quelques serfs de plus ou de moins ne risquent pas de ruiner l'économie ottenbourgeoise qui, entre nous, semble plutôt en plein redressement... Ce dont je me félicite hautement d'ailleurs. Quant aux étrangers... tous ces nomades qui cassent les prix... (*Geste vague de la main.*) N'allez point penser cependant que j'approuve de tels débordements... Non... non... bien au contraire, je les désapprouve même en mon fort!

ARNOLPHE. Pourquoi ne pas rendre publique cette désapprobation?

Un silence. Puis:

MERLE. Tout cela est sans rapport aucun avec ma mission...

ASTOLPHE (*qui ne se contient plus*). Sans rapport?... Que faites-vous de la justice, Saint Oncle?

MERLE (*avec un grand sourire*). « La justice »! Dois-je, sous prétexte de justice, dresser, acte contre nature, le père contre le fils? Et qui sont en vérité les victimes de ces incidents? Pas même de fidèles et respectueux adorateurs de la Sainte Relique, mais des barbares qui pour la plupart ont gardé leurs fâcheuses croyances. Vénérateurs d'idoles, qu'ils réclament donc justice à leurs grigris; qu'ils n'attendent rien de moi. D'ailleurs qui suis-je, qui êtes-vous, qui sommes-nous pour parler de justice? Seul Gott connaît le visage de la vraie justice, seul Gott détient le pouvoir de discerner le bien du mal! Votre frère Amorphe a mal agi, Gott le punira... Votre père, en fermant les yeux, agit mal, soit, Gott le punira également. Quant à vous qui vous dressez au nom de la susdite justice contre l'autorité paternelle, allant jusqu'à réclamer le châtiement de votre aîné et futur suzerain, s'il s'avère qu'ainsi vous fîtes en conscience et bonnement, Gott l'appréciera et vous en donnera juste récompense, sinon, craignez sa colère. Quant à

moi, neveux, modestement, je tente de remplir au mieux la lourde et délicate tâche que Gott dans sa mansuétude m'a confiée... *(Il se lève, embrasse avec transport le tibia qui pend à son cou. Puis, levant les yeux et les bras vers le ciel, il clame.)* Gott, toi seul, peux lire en mon cœur, toi seul peux y voir toute la tendresse et tout l'amour que je garde en secret pour chacune de tes créatures, quels que soient ses actes, ses pensées ou ses péchés! *(Il poursuit plus simplement.)* Neveux, votre visite, la confiance qu'elle implique, m'honore et me font joie... Votre indignation m'est sympathique et si je n'étais pasteur de brebis, peut-être réagiraient-ils tout comme vous!... Mais les responsabilités spirituelles incitent à la modération. Prenez garde, gentils neveux, en vérité je vous le dis *(citant)* : « Bien souvent le démon se glisse dans les meilleures intentions du monde; en revanche, de temps à autre, c'est Gott lui-même qui en secret arme la main qui tue! ».

ARNOLPHE. Saint Oncle, votre devoir de guide spirituel n'est-il pas, justement, de dénoncer celui qui commet des actions viles ?

MERLE *(secoue la tête)*. Mon « devoir » est de fermer les yeux quoi qu'il m'en coûte! Ne pas créer de division au sein de notre communauté, voilà mon premier et, en ce cas, mon unique devoir!... Si l'une de ces actions que vous qualifiez de criminelles avait eu pour objet l'un de mes clercs, ou pour cadre quelque lieu sanctifié, ou encore, Gott m'en garde, le sein même de ce palais, si le sang en avait terni l'éclat et la pureté, enfin si un sacrilège quel qu'il soit avait été commis, là, vous m'auriez vu me dresser et réclamer le châtimement immédiat du ou des coupables!

ARNOLPHE. Le précepteur et complice d'Amorphe n'est-il point l'un de vos clercs, Oncle Vénérisime ?

MERLE. « Complice » ? *(il rêve un instant.)* Participe-t-il vraiment, ce pauvre infirme physiquement, à ces jeux ? J'en doute, ne sert-il pas plutôt courageusement et de son mieux, l'élève que son ministère lui recommande d'assister, d'instruire... *(citant.)* « Ne rendons point le maître responsable des mauvaises actions de l'élève, rendons-lui grâce plutôt des bonnes, car s'il est aisé d'être élève, il est fort délicat d'être maître! »

ASTOLPHE *(souponne d'impatience)*. Tout cela est bel et bon, Oncle, mais nous sommes venus vous demander des actes, non des sermons...

MERLE. Gott, dans sa sagesse infinie, a créé deux sortes d'hommes : les uns agissent, les autres sermonent! Je suis par nature et par fonction de la seconde espèce... Je ne vous interdis point d'agir, neveux, mais méfiez-vous : « Souvent qui croit agir s'agite en plein vent sans tenir compte de celui qui se tait mais qu'on entend quand on écoute! »

Il lève les yeux au ciel.

ARNOLPHE. O Saint Oncle vénérable! ne pourriez-vous éclairer de votre lumineuse sagesse notre ténébreuse inexpérience ?

MERLE *(baisse les yeux, sourit, dit enfin à Astolphe)*. Ton frère s'y entend pour passer la pommade! *(Rire un peu forcé d'Astolphe et d'Arnolphe. Merle réfléchit un instant.)* Rendez-vous chez chacun de nos trois estimés cousins et conviez-les à une sorte de conclave familial. Laissez votre père en leur présence et attendez sagement la décision qu'ensemble ils ne manqueront point de prendre... Mais plus de basse querelle, agissez avec détachement, sérénité et sans haine... La violence n'est jamais bonne... Jamais...

ARNOLPHE. Votre sagesse sera notre providence, O Saint Oncle!

ASTOLPHE. Merci de tout cœur, Saint Oncle Merle!

MERLE. Gentils neveux, considérez que ce conseil vous a été donné non par Merle Saint Oncle, gardien et protecteur de la Sainte Relique et garant ici bas de la présence de Gott ici haut, mais par un simple et modeste membre de la grande famille ottendurgeoise...

ARNOLPHE. Bien entendu O Vénéralable!...

MERLE. Il ne serait pas souhaitable que l'on apprenne mon rôle exact en cette affaire... Votre père, ce bon Hans, pourrait y voir une marque d'hostilité et il se sentirait peut-être, qui sait ? en droit d'intervenir, à son tour, dans des affaires purement spirituelles... Il est bon que le temporel et le spirituel aillent de pair, mais toutefois jamais au point de se mélanger... *(Tous deux se prosternent et baisent avec dévotion les pieds de Merle. Celui-ci écarte avec émotion ses bras, place ses mains au-dessus de leur tête d'un geste grandiose mais familier, puis :)* Allez en paix dans l'adoration constante de notre Sainte Relique, dans le respect de notre Saint Livre des Comptes et sous la protection de Gott, notre guide et lumière!

Scène 10

Salle du trône du château d'Ottendurg.

Hans, assis sur son trône en formica rouge, pointe son doigt vers Estienne qui se tient, sagement, à distance respectueuse.

Eva est près de lui, elle fait front.

HANS. Par Gott! Qu'est-ce là ?

EVA. Un troubadour, Père!

HANS *(se dressant comme mû par un ressort)*. Que fait-il céans ? Que font mes hommes d'armes ? Tout va donc de travers, et l'on s'étonnera après de se trouver harcelé dans son propre château... Rends-toi traître!

ESTIENNE *(se prosternant, une main sur le cœur)*. Seigneur!

HANS *(murmure entre ses dents)*. A coup sûr, il est de cette maudite bande!

EVA *(précipitamment)*. S'il en est, Père, j'en suis également!

HANS. Qu'est-ce à dire ?

EVA. C'est sur mon ordre que ce troubadour se trouve ici!

HANS. Comment as-tu fait pour le mander ?

EVA. Je l'en avais prié, il y a déjà fort longtemps, bien avant que nos frontières ne soient closes, mais sa réputation est si grande, son renom si fameux, qu'il a dû remettre sa visite afin d'honorer d'ultérieurs engagements; pour ne point me faire peine il est venu aujourd'hui; bien que tardive, sa présence n'en est pas moins une grande joie pour moi et un grand honneur pour Ottendurg. *(Hans ricane.)* Par grand et heureux hasard, je l'ai justement rencontré dans les bois et conduit jusqu'à vous, gracieux Seigneur...

HANS *(toujours soupçonneux)*. Bienheureux hasard en vérité... *(à Estienne.)* Lève-toi. *(Estienne se lève, son immuable sourire aux lèvres; il dégage une tranquille et mâle honnêteté. Hans le dévisage de nouveau un instant puis dit à Eva.)* Il a l'air fourbe!

EVA. C'est l'un des plus grands chantres du moment...

HANS. Ses cheveux ?

EVA. C'est la règle chez les troubadours...

HANS. Foutre! Les femelles!

EVA. Permettez-lui de rester quelque peu et de chanter pour moi. Il y a si longtemps que les chants n'ont point retenti dans ce château. Mon cœur a soif de musique, Père...

Un silence.

HANS (*réfléchit, puis*). Ma fille, aujourd'hui, pour la première fois depuis bien des lunes, il n'y a pas eu de victimes à déplorer et, exception faite de quelques querelles domestiques sans gravité, tout s'est passé, ma foi, le mieux du monde en Ottenburg... Bien sûr, notre pauvre Tête d'Âne, dans un accès de démence, a attenté à ses jours... Mais quoi ? Cela ne peut nous empêcher de nous réjouir et de fêter comme il se doit ce renouveau... C'est décidé, puisqu'il est là, il chantera pour nous, ce soir même ! Ce sera grande liesse et fête populaire... (*Il frappe sur son gong. Accourt Keit le capitaine, qui, voyant Estienne, dégaine aussitôt son épée et la brandit... Hans, joyeux.*) Laisse donc, mon bon Keit... Ce blondin bouclé est chanteur fameux, il s'égosillera pour nous dès ce soir... Fais distribuer à tous les serfs double ration d'avoine ; aujourd'hui, je veux que chacun se réjouisse !

Keit s'incline et sort.

EVA. Père, cette fête sera la plus belle, jamais je n'ai été si heureuse...

HANS. Hé là, que de mots !... Allons, va ma fille, ne reste point inactive, les gens inactifs me font peine. Quant à toi, troubadour, tiens-toi à ta place, sinon nous t'en trouverons une !

Eva sort, entraînant Estienne qui sourit, toujours très à l'aise.

En sortant, il lui glisse tout bas.

ESTIENNE. Il est bien tel que mon père me l'avait décrit : charmant, aimant les arts et plein d'humour.

Hans s'étire de satisfaction, bâille, rote, chasse l'odeur de la main, puis appelle joyeusement :

HANS. Ma mie, ma mie... Il y a fête ce soir, préparez-moi un bain de pieds, je vous prie...

BERTA (*entrant*). A peine sommes-nous renfloués que vous recommencez vos folies ?

HANS. Que nenni, nous avons un troubadour qui semble envoyé tout exprès par Gott ; il chantera pour nous... Voilà toute la fête !

BERTA. Qu'avez-vous besoin en ce cas d'un bain de pieds ?

HANS. Ma foi, c'est fort justement dit, ma mie, fort justement dit : qu'ai-je besoin en ce cas d'un bain de pieds ? (*Berta sort, aussi promptement qu'elle est entrée... Hans se retrouve seul, il marche de long en large, brusquement soucieux. Il murmure.*) Pourtant, je savais bien une chanson... avant... ah oui ! (*Son visage s'épanouit. Il fredonne à mi-voix sur un air de comptine.*)

Le lundi ton visage lavera
le mardi tes oreilles curera
le mekedi ta poitrine frotera
le jeudi, de tes aisselles, toiles d'araignées décrochera

le vendredi, tes dix doigts de pieds décrochera
le samedi toutes tes croûtes grattera
quant au dimanche pour ton cul le gardera !...

(*Il éclate d'un rire satisfait.*) Ton cul !... ton cul !...
Le dimanche !... (*Brusquement attendri et ému.*)
Ah ! enfance ! Enfance, fugitif rayon de soleil dans la grise journée qu'est notre vie... « Ton cul ! »
Ah ! Mon bon maître Hiéronimus, comme il aimait déclamer ce dicton populaire ! Ah ! beauté des dictons populaires ! « Ton cul ! »... J'espère que ce freluquet bouclé connaît cette chanson, sinon il se peut fort que je la lui apprenne à grands coups de pieds dans son... (*Il rit de nouveau, satisfait.*)

Entrent Astolphe et Arnolphe. Eux aussi rayonnent de joie, ce qui d'ailleurs inquiète Hans, qui s'en aperçoit et qui se rembrunit aussitôt. Tiens, mes deux dignes rejets. Toujours aussi plein de pus, de fiel et d'envie ?

ASTOLPHE. Noble Père et Suzerain, nous venons vers vous porteurs de bonnes nouvelles...

HANS. Dites toujours...

ASTOLPHE. Nos estimés cousins nous arrivent à bride abattue...

ARNOLPHE. Ils seront là dans un instant...

HANS. Ils tombent on ne peut mieux ; ce soir c'est fête ! Que signifie leur visite cependant ?

ARNOLPHE. Nous les avons conviés à une sorte de conférence.

HANS. Fort bonne idée, entre qui et qui ?

ARNOLPHE. Vous et eux !

HANS. Ah ! Ah ! Et à quel sujet ?

ASTOLPHE. A votre avis, noble Père ?

Silence.

HANS. Très chers fils, je me fous de vos conférences et de vos petits complots merdeux. Celui qui mettra le nez dans mon bouillon n'est pas encore mon cousin... D'ailleurs toute cette histoire appartient au passé, la page est tournée. Aujourd'hui il n'y a eu aucun incident, Keit me l'a confirmé.

ARNOLPHE. Il y en a eu chez les cousins !

HANS. Et que m'importe... Ce qui leur arrive ou non ne me concerne aucunement... Si la bande s'attaque à eux, tant mieux, qu'ils s'en arrangent. J'ai eu ma part.

Un bref silence, puis :

ARNOLPHE. Digne et vénéré Père, nous venons d'entrevoir dans la brume du soir un bien plaisant spectacle : notre aimé et bien aimé Frère, flanqué de son respectable et honnête factotum, revenant tout guilleret de chasse et serrant avec amour sur sa poitrine votre propre arbalète et votre carquois, vide.

HANS. Votre frère devrait-il, pour vous plaire, se priver également du doux plaisir de la chasse ?

ARNOLPHE. Qui dit cela ?... Donc, nous les vîmes et nous nous fîmes la réflexion qu'ils n'étaient point porteurs de gibier, et pourtant qu'ils semblaient heureux comme chasseurs comblés !

HANS (*explose*). « Gibier ! » Voilà bien la mesure de votre bassesse !... « Gibier ! » Ne sentez-vous point, rustres, que le seul fait de marcher en agréable compagnie, loin de vos intrigues, de votre envie, procure une joie sans seconde ? Qui se soucie de gibier sinon les âmes basses, les gueux, les faquins qui chassent pour manger ?... L'homme de bien, lui, part de bon matin, traverse plaines et forêts, humant les multiples senteurs qu'offre la nature généreuse, cueillant çà et là quelques fleurs ; si par aventure il vient à croiser quelque mehue et preste bestiole, il en admire, avant toute chose, la fugitive beauté, remerciant Gott d'avoir créé cette totale perfection, puis quand vient le soir, il s'en retourne, sans gibier, le cœur plein d'allégresse, ivre de liberté...

ARNOLPHE. D'où viennent alors ce carquois vide et ces taches de sang ?

ASTOLPHE. L'ivresse de notre frère n'était point ivresse de poète en goguette, mais bien sombre cuite de tueur gorgé de sang !

ARNOLPHE. Notre cher Amorphe chasse, peut-être, gibier si gros et si particulier qu'il ne peut songer à nous ramener le produit de ses battues...

ASTOLPHE. Taches de sang, sourire hideux, carquois vide, démarche titubante... Pour ne rien vous cacher, gracieux Seigneur, votre noble fils avait, quand nous le vîmes, l'aspect charmant d'une hyène rassasiée de charogne... (*Hans regarde un instant Astolphe sans rien dire. Soudain il rugit : « Gott ! » en tirant son épée qu'il brandit très haut... Astolphe ouvre alors sa cape et en fait jaillir une poignée de flèches qu'il lance aux pieds de Hans.*) Reconnais-tu tes traits ? Reconnais-tu ton vautour ?

ARNOLPHE. Toutes les victimes chez nos cousins furent frappées dans le dos par des flèches de ce type...

Hans, sans comprendre, les regarde, l'épée haute. Astolphe, alors, hurle en lui brandissant une flèche sous le nez.

ASTOLPHE. Reconnais-tu ta marque, vieux fou ? Est-ce bien là ton signe ? (*Hans baisse lentement son épée, puis prend avec dégoût la flèche tendue par Astolphe et la contemple en silence.*) L'instant est venu, le bandeau tombe, il te faut soutenir l'aveuglant soleil nommé Vérité ! Ton fils, aujourd'hui, a signé ses crimes !

Hans, comme frappé par la foudre, s'éloigne d'Astolphe, puis murmure avec effort.

HANS. Laissez-moi, laissez-moi...

ASTOLPHE (*en deux bonds le rejoint et poursuit*). Que vas-tu faire, vieil homme ? Que vas-tu dire aux cousins ? Que vas-tu dire à tes serfs ? A tes hommes d'armes ? Vas-tu leur parler de bande malfaisante, de vaste complot, hein ?... Que vas-tu trouver, vieux singe, pour sortir propre et sec de ce flot de sang ?

Hans essaie de lui échapper tout en répétant.

HANS. Laisse-moi... Laisse-moi... Laissez-moi seul...

Arnolphe entraîne Astolphe au comble de l'exaltation.

Hans, seul en scène, regarde une dernière fois la flèche qu'il tient dans la main, puis, lentement, se met en position de poirier, la tête enfouie dans ses avant-bras, les jambes dressées et croisées dans une attitude de profond désarroi...

Entre alors à pas de loup le Bossu qui pose délicatement à côté de Hans le Saint Livre des Comptes, puis sort.

Scène 11

Une salle du château d'Ottenburg.

Autour d'une table ronde, les trois cousins : Stanislas, Matolas et Pamolas, coude à coude, raidés et fermes, siègent face à Hans, qui tente de paraître souriant et désinvolte sans toutefois parvenir à cacher son irritation grandissante.

Egalement présents mais très en retrait, le capitaine des gardes Keit et le bourreau.

HANS. Enfin, cousins, qui étaient ces serfs ? Des vieux, des infirmes sans doute ? Donc, des bouches inutiles, des charges que vous traîniez, que vous entreteniez à vos dépens depuis des années...

STANISLAS (*sèchement*). Quand bien même, ils étaient nôtres !

PAMOLAS. Qu'on nous laisse tuer nos serfs nous-mêmes !

HANS. Et que ne l'aviez-vous fait jusqu'à présent, cousins ?

MATOLAS. Pourquoi l'aurions-nous fait par Gottum ! Nous ne sommes point des barbares !

PAMOLAS. Nous châtions les serfs coupables de félonie...

STANISLAS. Ceux qui tentent de s'échapper !

PAMOLAS. Les agitateurs, meneurs ou autres perturbateurs !

MATOLAS. Conformément aux règles, lois, décrets et accords en vigueur !

STANISLAS. Rien au monde ne nous forcera à tuer des vieillards innocents et, qui plus est, inoffensifs.

Hans se lève lentement, se dirige en silence vers le Saint Livre des Comptes, pose une main dessus et dit solennellement.

HANS. Cousins, si vous preniez la peine de feuilleter le Saint Livre, vous comprendriez aisément pourquoi mon fils Amorphe, inspiré et guidé, à coup sûr, par Gott, a entrepris cette tâche écrasante...

STANISLAS (*se levant avec colère*). Nous sommes venus céans pour te demander raison et non pour consulter ton Saint Livre des Comptes !

MATOLAS. Je trouve d'ailleurs indigne d'un Ottenburg de mêler à tout cela le Saint Nom du Saint Livre !

PAMOLAS. Il a raison, ne blasphème point, Hans, ne blasphème point !

HANS (*marchant vers lui*). C'est toi qui parles de blasphème ? Toi dont l'économie croulante insulte et fait honte à Gott ? Toi dont l'agriculture est insuffisante pour nourrir ne serait-ce que tes propres hommes d'armes ! Toi qui m'as menti à genoux un prêt d'avoine ! Toi dont j'ai vu le Saint Livre à peine entretenu par un serf illettré et de ce fait jamais à jour depuis des lunes et des lunes, traitant à la merci des rats et des chiures de mouches !

PAMOLAS. Je proteste !

HANS (*conciliant*). Inutile de protester. Moi-même j'étais encore hier comme tu es aujourd'hui : la banqueroute et sa fille l'inflation rôdaient et putassaient, les garces, en Ottenburg... Qui les en a chassées ? Moi ? Non ! Mes conseillers ? Non ! Mon fils Astolphe le pétulant ou l'autre cul pincé, le fin lettré Arnolphe ? Pas davantage... Quelque expert en économie et en finances alors ? Qui, de nos jours, peut se dire expert en de telles manières ?... Un homme, un seul, jeune, secret, réservé, a entrepris et réalisé dans l'ombre, en silence, la tâche des générations et des générations de Rois, de Conseillers, de financiers n'avaient pas su ou pas osé entreprendre... Il a supprimé purement, simplement et radicalement toute bouche inutile, ne conservant dans sa sagesse extrême que les serfs valides, en âge de travailler, et les hommes d'armes indispensables à la vie d'un Etat, et seuls capables d'y faire régner ce climat de peur sans lequel il n'y a pas de véritable productivité...

MATOLAS. Procédé honteusement barbare, indigne...

STANISLAS ET PAMOLAS (*le coupant*). Allons, cousin !

STANISLAS. Laissez-le donc s'exprimer !

HANS (*se tournant vers Matolas*). Je comprends ta réaction, cousin Matolas !... (*aux autres.*) Moi-même j'ai dû faire de grands efforts pour me hisser jusqu'au niveau de cette action, hautement rénovatrice, salvatrice et, pourquoi le nier, révolutionnaire ! Efforcez-vous donc à votre tour d'analyser les faits, un instant, sans inutile sensiblerie. Bien sûr, les vieillards ont des aspects délicieusement désuets, mais quoi ? Produisent-ils ? Gagnent-ils le peu d'avoine qu'ils mâchouillent avec difficulté ? Participent-ils à l'effort commun ? Méritent-ils même le grabat qu'ils occupent ? Enfin sont-ils, à votre avis, un stimulant, un ferment, un exemple vivant pour la jeunesse ? Non, bien au contraire, ils passent les derniers jours de leur prestation à se plaindre, à gémir, bien souvent à souffrir, appelant à l'envi la mort de leurs cris, donnant ainsi aux jeunes serfs, et à nos propres enfants d'ailleurs, le plus funeste des spectacles et la plus triste des perspectives... Quant aux infirmes, plaie de toute

moderne économie, souvent aigris, arrogants ou vindicatifs, toujours malheureux, que faut-il en faire selon vous? Continuer à les bichonner, à écouter l'histoire de leur bras ou de leur jambe perdus à la suite de je ne sais quelle maladresse? Libre à vous, cousins, de garder, d'entretenir, d'agrandir votre cheptel d'hommes-troncs, de manchots, d'aveugles et autres scrofuleux... Libre à vous de vous saigner pour prolonger des moribonds. Moi, grâce à Gott et à mon fils Amorphe, j'ai trouvé la seule solution vraiment viable pour une économie qui se veut saine et dynamique et peut-être aussi, qui sait?, la solution la plus humaine, la plus charitable?

MATOLAS. Les vieillards, les infirmes, passe encore, mais les marmousets, les enfants : innocents parmi les innocents!... « Qui touche à la brebis mérite la mort, mais qui porte la main sur l'agneau mérite mille morts! »

Silence.

HANS (les regarde un instant). Or donc, vous voilà, gentils cousins, tout attendris, tout suintants d'émotion, le mot « enfant » a été prononcé... Mot magique en vérité... Mais qui parle de toucher aux enfants? Oubliez-vous donc que je suis moi-même père et fils! Seulement, de grâce, ne confondons point la progéniture accidentelle du serf, fruit du hasard et de l'ignorance, avec l'Enfance, miel de notre vie! Ceci dit, notre devoir est aujourd'hui de supprimer toute bouche improductive, petite ou grande. Demain, nous veillerons à ce que ce problème ne se repose plus...

STANISLAS. Comment l'entendez-vous?

HANS. Quelques dispositions à prendre : un traitement simple mais adéquat, appliqué aux serfs et aux serves, et nous voilà à l'abri de toute surprise...

PAMOLAS. Par Gott, vous voulez dire?...

HANS. Rien de plus que ce qu'a si bien énoncé notre aïeul Frédéric le Sage.

MATOLAS (avec respect). Dit le Teigneux...

HANS. Dans son épître aux Ottenburg gradés : « Les serfs sont là pour produire et non pour se reproduire ». D'ailleurs cette thérapeutique contribuera également à renforcer grandement le climat de productivité souhaitée...

MATOLAS. Il est vrai qu'à l'époque des moissons, bien du temps pourrait être gagné si...

PAMOLAS. Et que croyez-vous qu'il se passe, mon cher, dans les manufactures et ce, à longueur d'année?... C'est scandaleux, proprement scandaleux! Et l'on a beau les surveiller... des chiens, des vrais chiens...

STANISLAS. Permettez-moi cependant de vous faire remarquer, cousin Hans, que notre grand Frédéric n'a jamais tenté d'appliquer à la lettre son propre axiome de peur, sans doute, de manquer un jour de main-d'œuvre...

PAMOLAS. C'est ma foi vrai : en coupant les membres, ne risquez-vous pas de vous retrouver sans bras? (Il rit.)

HANS (après un sourire poli pour Pamolas, poursuit pour tous et avec emphase). Voilà où le génie d'Amorphe a su s'élever au-dessus de l'analyse logique, primaire et immobilisante. En agissant d'abord, il a bouleversé les données du problème en écartant résolument toutes demi-mesures, en supprimant absolument toute bouche inutile il nous a ouvert la Voie Royale vers la Richesse et la Puissance! (Citant.) « Richesse force vive, mercure qui arme mon bras ». Vous craignez de me voir un jour sans serfs? Manquerait-il de par le vaste monde de peuplades, de tribus à conquérir, à asservir? Pouvons-nous manquer d'esclaves alors que Gott a créé dans son infinie bonté toute une

multitude de Wisigoths, d'Ottentots, de Goyos et autres races bâtardes et barbares, n'attendant que notre bon vouloir? Ne sommes-nous plus les meilleurs soldats? Les plus puissants fabricants d'armes? Croyez-moi, cousins, la terre ouvre de nouveau ses grosses cuisses pour nous, sachons nous montrer dignes de nos ancêtres. (Il poursuit plus bas, presque confidentiel maintenant.) Gott a bien voulu nous doter de ce génie actif mais peu bavard. A nous de le comprendre, à nous de le deviner, à nous de l'interpréter, mais surtout, à nous de structurer, de construire, de donner forme et vie à l'esquisse qu'Amorphe a ébauchée à gros traits. Cousins, la tâche est ardue mais enivrante, exaltante. Nous avons le pouvoir de faire de notre vie, de la vie de tous ceux de notre race, de notre sang, un Paradis. « A race de Seigneur, vie de Seigneur en Paradis, à race de serf, vie de serf en enfer. » Voilà l'équilibre, voilà la vérité, le reste est verbiage et lâcheté... Allons de l'avant, cousins, abandonnons à jamais nos vieilles méthodes, nos vieilles idées; la richesse, la puissance, l'Age d'Or est au bout du chemin... En attendant, souffrez, amis, que je vous convie, vous et vos femmes gracieuses, à une petite fête impromptue que je donne, ce soir même, en l'honneur de mon fils, le Prince Amorphe d'Ottenburg, que Gott guide et protège à jamais!...

STANISLAS ET PAMOLAS. Longue vie au Prince Amorphe!

Matolas, avec un léger temps de retard, joint sa voix à celles des deux autres cousins.

Scène 12

Une autre salle du château.

Au centre une petite estrade.

En scène, Eva, Estienne, Astolphe et Arnolphe conversant à voix basse.

A l'entrée, un groupe : Hans, Berta, Keit, le bourreau, les cousins et cousines; ils cessent de converser et se séparent.

Estienne gagne rapidement l'estrade et s'y installe, luth en main, dans une attitude pleine de déférence.

Interrogation muette d'Astolphe au passage des cousins. Stanislas lui fait un geste de connivence et de satisfaction. Joie d'Astolphe et d'Arnolphe qui se congratulent discrètement...

Les cousins et cousines s'installent. Hans et Berta s'installent également.

Astolphe se place près d'Eva tandis qu'Arnolphe rejoint Estienne sur l'estrade.

Puis tous deux accordent leurs luths.

Keit et le bourreau se font oublier dans un coin...

Entre alors le prince Amorphe, précédé du bossu.

Les cousins et cousines, à son passage, se lèvent et le saluent avec respect.

Etonnement muet d'Astolphe et d'Arnolphe.

Joie intense de Hans et de Berta.

Amorphe, sans répondre au salut, traverse la scène et va se vautrer dans le coin opposé, à même le sol, le bossu lui servant de coussin.

Les cousins et cousines alors, gravement, se réinstallent.

Inquiétude grandissante d'Arnolphe et d'Astolphe. Estienne et Eva, eux, totalement absents, échan- gent des regards éperdus d'amour.

Hans frappe alors sur son gong et braille :

HANS. Que liesse commence...

Les luths d'Arnolphe et d'Estienne préludent, puis Estienne chante.

Cette chanson le dit
Et moi je vous le crie
Hommes qui m'entendez
Abandonnez vos craintes
La vie vous appartient
Rien ne sert de trembler
Tout est à vous, prenez
Servez-vous et aimez
Ceux qui oublient d'aimer
Iront toute leur vie
Le long des jours tout gris
Sans aucune joie pisser
Ceux qui oublient d'aimer
Le jour où tout est dit
Iront sans joie crever
Soldats et lansquenets
Sachez qu'amour peut tout
Soldats et lansquenets
Sachez qu'amour est tout
En amoureux combat y ai perdu mon âme
En amoureux combat sans cesse je me pâme
Cette chanson le dit
Et moi je vous le crie
Vivez si m'en croyez
L'homme est fait pour sourire
Pour donner et pour vivre
S'il faut mourir un jour
Allons-y le cœur gai
Et sans rien regretter
Ceux qui oublient d'aimer
Iront toute leur vie
Le long des jours tout gris
Sans aucune joie pisser
Ceux qui oublient d'aimer
Le jour où tout est dit
Iront sans joie crever
Soldats et lansquenets
Sachez qu'amour est tout
Soldats et lansquenets
Sachez qu'amour peut tout
L'homme est fait pour aimer et non pour s'entre-
[tuer.

Pendant la chanson, de son coin, Amorphe grogne quelquefois en fixant Estienne.

A chaque grognement Berta lui envoie un baiser et Amorphe replonge pour quelques instants dans sa coutumière somnolence.

Soudain, à quatre pattes il quitte sa place et disparaît derrière le groupe familial...

Estienne, dans la torpeur quasi générale, soutenu uniquement par les présences d'Eva, Astolphe et Arnolphe, poursuit sa plainte.

Amorphe, brusquement, surgit dans son dos, la dague haute, et le frappe avec vivacité. Estienne s'écroule au beau milieu d'un accord.

Sursaut dans l'assistance.

Eva se ressaisit la première et se jette sur Estienne qui expire en un râle affreux dans les bras de son aimée. Alors Eva est prise d'un haut-le-cœur qui la tord de douleur.

Arnolphe, tétanisé par la frayeur, recule en fixant Amorphe, qui s'efforce de murmurer la première syllabe de son nom. Le bossu, à ses côtés, l'encourage discrètement.

Astolphe dégaine son épée et s'approche, menaçant, d'Amorphe. Hans, d'instinct, s'est placé entre Amorphe et Astolphe.

ASTOLPHE (l'épée haute). Place ! Place !

HANS (à voix basse). Allons, allons, pour un malheureux troubadour, tant de bruit...

BERTA (s'interposant également). Il chantait si mal ! Et de telles sottises... (Aux cousins et cousines.) Le cher petit a toujours eu l'oreille délicate...

Les cousins et cousines approuvent prudemment. Astolphe tente d'écartier son père et sa mère, maintenant soutenus par Keit et le bourreau.

ASTOLPHE. Ecartiez-vous tous et laissez la justice...

HANS (fermement). Contiens-toi et range cette lame nue qui blesse nos regards et trouble le bon déroulement de cette fête...

BERTA. Par Gott, pour une fois que nous recevons...

HANS (se tournant vers les cousins et cousines). Chers cousins, chères cousines, je comprends votre légitime étonnement face à la réaction un peu vive de notre Amorphe... Mais, en somme, qu'étions-nous en train de faire sinon de bafouer purement et simplement les grands principes que nous venions à l'instant de définir... Lui, de sa manière un peu fruste, mais franche et directe, nous a rappelés à l'ordre et au sens des réalités, il nous a montrés en un lumineux raccourci comment il convenait de traiter cette sorte de gens. (Il désigne le corps d'Estienne.) Troubadour, bateleurs, artistes, scribouilleurs, barbouilleurs et autres soi-disant penseurs... Depuis des millénaires nos caisses se vident pour remplir le ventre de ces faiseurs de vent... Au nom de quoi, de qui, devrions-nous supporter éternellement leurs plates niaiseries ? Par Gott, il nous faut nous guérir à jamais de cette étrange maladie, de ce goût ignoble que nous avons tous pour des billevesées qui, sous l'apparence de chansons, ne sont destinées qu'à nous affaiblir, nous appauvrir et ce, au profit de qui ? Je vous le demande, cousins ? Regardez déjà l'influence désastreuse que peuvent avoir sur nos enfants de tels contes bleus, voyez ma fille se vautrer en hoquetant sur le corps de ce pouilleux qui ne lui était rien mais qui sut lui glapir en roulant des yeux de veau de stupides paroles juste bonnes à rendre humides les cotillons d'une fille de gargote... Allons-nous laisser tous ces propres à rien nous insulter et abrutir nos enfants sous prétexte d'art ? Allons-nous laisser des godelureaux bouclés nous sermonner et faire de nous des femelles ? Non, car Gott en soit loué, Amorphe d'Ottenburg nous guide !...

Les cousins et les cousines applaudissent.

ASTOLPHE (explose alors). Il ne s'agit ni d'un pouilleux ni d'un troubadour, cet homme était Estienne de Barembak, fils du grand duc Philippe de Barembak, votre ami et allié ! Et moi, Astolphe d'Ottenburg, j'accuse mon frère Amorphe d'Ottenburg de l'avoir lâchement et ignominieusement assassiné ! Rends-toi !

Il fait, l'épée haute, un pas vers Amorphe. Celui-ci, totalement étranger aux débats, s'efforce toujours, à mi-voix, d'articuler son nom.

BERTA (se jette sur Astolphe). Mais il est fou ! Contre son propre frère ! Arrière, monstre !

Astolphe la repousse.

Les trois cousins se regardent et semblent hésiter. Keit et le bourreau bloquent le passage à Astolphe. Celui-ci tente en vain de les écarter.

Hans, alors légèrement dépassé, hurle à tout hasard et en faisant de grands gestes.

HANS. O honte ! O félonie ! O noir visage de la perfidie !... Tu prends l'aspect d'un fils pour mieux frapper un père ! (Designant Astolphe du doigt.) Toi, Astolphe, fils félon, je t'accuse de haute trahison !

ASTOLPHE. Ah ! ça, vous vous moquez ?

HANS. Renégat, en aidant cet espion barembakois à s'introduire céans sous ce grossier déguisement,

afin d'y préparer une lâche agression, tu as commis la plus noire des scélératesses ! Rends-toi, félon !

ASTOLPHE (*le coupe en hurlant*). Il venait pour votre fille Eva, l'amour seul le guidait...

HANS (*reprenant de plus belle*). Allons-nous laisser Barembak nous provoquer sans répondre coup pour coup ? Aux armes ! Aux armes ! Sus aux chiens barembakois ! Que Gott soit avec le juste droit et qu'il bénisse nos assauts ! Capitaine Keit, faites votre devoir !

Il montre Astolphe.

KEIT. Votre épée !

ASTOLPHE. Mon épée, prends-la si tu peux... (*à Arnolphe.*) Viens frère, partons, que droiture et justice soient notre devise à jamais !

ARNOLPHE (*comme paralysé*). Je ne puis, frère... Pars sans moi... Ma place est ici...

ASTOLPHE. Adieu donc, prends soin de notre sœur...

Il écarte Keit et le bourreau, puis s'enfuit.

HANS (*crie*). Arrêtez-le, vous dis-je !... Sus au félon ! Au cachot ! (*Keit se jette à sa poursuite, hurlant « A la garde ! » Berta hurle : « Sois dix mille fois maudit, monstre ! » Eva sanglote maintenant comme une démente. Hans, écumant de rage, la repousse du pied avec violence.*) Hors de ma vue, chienne hystérique ! Et qu'on jette le corps de cet espion en pâture aux vautours !

BERTA (*aux cousines*). Je suis confuse...

LES COUSINES. C'est nous, c'est nous...

HANS (*aux cousins*). Demain le grand duché de Barembak ne sera plus qu'un souvenir !

MATOLAS. Nous considérons cette infiltration comme regrettable !

PAMOLAS. Une ingérence inadmissible...

STANISLAS. Une violation de tous les traités, accords et pactes...

MATOLAS. En conséquence, soyez assurés de notre entière neutralité...

PAMOLAS. Ainsi que de notre indissoluble amitié.

Echange de poignées de mains.

HANS. Merci, merci cousins.

BERTA (*très maîtresse de maison enjouée*). Et si nous passions à table ?

HANS. Sans moi, ma mie, sans moi. (*aux cousins.*) Désolé, il me faut préparer quelque peu ma campagne ! Grande sera la surprise de ce vieux renard de Philippe, démasqué et vaincu avant même que de passer à l'action ! (*A Amorphe.*) Viens, mon prince, viens, allons tout mettre en œuvre pour ta Gloire !

Scène 13

Musique et bruits guerriers. Sonneries diverses. Puis le silence.

La scène, plongée dans une semi-obscurité, laisse deviner l'intérieur d'un sombre et humide cachot. Un homme enchaîné, pieds et poings, subit, accablé, Hans d'Ottenburg qui, vêtu somptueusement, le chef ceint de sa couronne de guerre, péroré et se pavane sans pudeur.

HANS. ...Nul ne peut stopper l'inéluctable ascension d'un peuple en marche vers la suprématie totale !... Ottenburg est appelé à régner tant sur le monde civilisé que sur l'autre, aussi évidemment que je fus appelé, moi-même, un jour, à régner sur Otten-

burg ! Seules comptent la naissance, l'origine, la race ! Un chef ?... Qu'est-ce qu'un chef ? Qu'est-ce qu'un meneur d'hommes ? Un être supérieur, bien entendu, mais en quoi ? A mon sens, un chef doit être aussi tranchant que la dague et aussi impénétrable que le roc !... Amorphe, mon fils, réunit également, Gott en soit loué, ces deux qualités essentielles... Je n'aurai pas l'indélicatesse de le comparer à ton défunt fils qui, par sa maladresse, est la cause de tes malheurs présents ; mais enfin, entre nous, comment as-tu pu espérer, fût-ce un instant, en cette grossière manœuvre ? Si tu voulais nous agresser, il fallait nous attaquer de front, tout de bon, sans hésiter... Evidemment, pour tenter pareille aventure, il eût fallu posséder entre les jambes autre chose que ce dont Gott t'a si parcimonieusement pourvu ! (*Il rit, puis se reprend et poursuit gravement.*) Loin de moi l'outrecuidance d'accabler un vaincu ; si je te parle ainsi, sache que c'est davantage en ami qu'en vainqueur. Ces chaînes ne te tirent point trop ? (*Barembak, sans répondre, garde obstinément la tête baissée. Hans, après un bref silence.*) Cher Philippe, j'aimerais sentir chez toi un peu plus de compréhension, je m'efforce de rendre ces moments moins pénibles pour nous deux... J'espère que très, très rapidement, interviendra un traité qui établira sur de nouvelles bases de nouveaux rapports entre nos deux peuples...

En attendant, sois assuré que l'ordre, la discipline et autres vertus essentielles seront maintenus en Barembak aussi bien sinon mieux que jamais... (*Silence. Hans reprend, vexé.*) Si tu t'obstines dans ce mutisme hautain qui convient si mal au caractère versatile et expansif du Barembakois moyen que tu es au fond, je serai peut-être contraint, cher grand duc, de ne point t'associer à la gigantesque œuvre de renouveau que nous entreprenons et, qui sait, également contraint, en conséquence, de faire de toi, des tiens et des Barembakois en général, des serfs ! Je te demande donc, au nom de notre ancienne alliance, de faire face avec quelque peu de courage, de magnanimité et de modestie, à ce que tu considères comme un coup du sort et qui est peut-être, — qui sait ? — bien au contraire, une chance énorme que Gott envoie à Barembak... A toi Philippe de la... (*Il s'arrête net car, brusquement, dans le dos du prisonnier, surgit Amorphe, dague levée. Hans, levant les bras.*) Non ! Mon fils ! Non ! Cet homme est notre prisonnier... Les lois de la Chevalerie... les conventions... le respect que tu dois à... enfin ton honneur de prince... ton destin... ta gloire... (*Amorphe a écouté un instant, bouche ouverte, yeux ronds et dague toujours levée, la supplique de son père, puis, sans le quitter des yeux, machinalement, il a baissé son bras. Philippe de Barembak s'effondre alors dans un cliquetis de chaînes... Hans, affolé, murmure.*) Gott ! Gott ! (*Puis se reprenant, il poursuit gravement.*) Prince, mon fils, je ne puis m'associer ni même approuver un acte aussi contraire au plus élémentaire devoir d'un franc et preux chevalier... La guerre a ses lois, ses règles, les transgresser implique dans l'absolu, à plus ou moins brève échéance, une menace pour l'espèce dans son... Cet homme était... enfin, bien que vaincu, il était comme nous... Sans vouloir me montrer stupidement sentimental, je dois ajouter, en outre, qu'il était quelque peu, plus ou moins, mon ami ! (*Sincèrement ému.*) Ensemble, dans la fleur de notre âge, nous combattîmes et défîmes les Ottenbots du sud... (*Le Bossu surgit dans le dos de Hans. Celui-ci, surpris, sursaute et se retourne avec vivacité, la main sur la garde de son épée. Sourire du Bossu qui s'incline.*) Ah ! C'est vous Chevalier ! (*Il désigne le corps de Barembak.*) Fâcheux incident...

LE BOSSU. Bien fâcheux, en vérité...

HANS (*soulagé*). Ah ! Je suis bien aise d'être approu-

vé... Je dois avouer qu'un instant, j'ai craint d'être devenu... enfin brusquement je me suis senti quelque peu... comment dire ?

LE BOSSU. Vieux ?

HANS. C'est cela, vieux ! (*Amorphe, à cet instant, bondit sur le dos offert de Hans et le frappe. Hans s'écroule lentement, surpris, peiné; il murmure en regardant son fils.*) Pourquoi ? Pourquoi ?

Amorphe le fixe, indifférent, puis gravement, désignant du doigt le corps qui git à ses pieds, il anonne.

AMORPHE. PA !... PA !...

Scène 14

La salle de torture du château d'Ottenburg.

Immense cave voûtée; partout des instruments de torture et des cages.

Au centre, le vautour guettant et le trône en formica sur son praticable.

Quelques serfs s'agitent dans la pénombre: ils déroulent en tous sens des tapis sous la direction et le fouet d'Albert le Bourreau, qui fait ici office de Maître des Cérémonies.

Les tapis une fois installés, les serfs allument les flambeaux puis regagnent leurs cages.

Le bourreau, après un dernier coup de fouet à chacun d'entre eux, les y enferme, puis avec solennité frappe sur un gong.

Entrent alors le capitaine Keit, les cousins et leurs femmes...

STANISLAS (*à Keit*). Magnifique victoire, capitaine !

Keit, sans répondre, adopte une attitude pleine d'une militaire modestie...

MATOLAS (*emphatique*). Lorsque Gott lui-même arme la main d'un peuple, infinie est sa puissance.

PAMOLAS (*en écho*). Infinie est sa puissance... Le butin, comment était le butin ?

KEIT. Honorable ma foi, honorable !

MATOLAS. Beaucoup de prisonniers ?

KEIT. Nous avons sélectionné quelques hommes et femmes particulièrement robustes, jeunes et sains...

PAMOLAS. Et j'imagine quelques captives nubiles destinées au soutien du moral des hommes d'armes ?

KEIT. Et de leurs chefs ? (*rire*.)

PAMOLAS. Ah ! Les Barembakoises !... Les Barembakoises !...

STANISLAS (*brusquement grave*). Quel malheur pour notre glorieux Hans !

KEIT. Oui, douloureusement stupide fut cet incident...

PAMOLAS. Ainsi, est-ce ce maudit Philippe de Barembak qui, bien qu'enchaîné, réussit à le frapper si mortellement ?

KEIT. Hélas ! Comme notre bon roi Hans lui avait fait l'honneur d'une magnanime visite, cette ignoble bête puante la mit à profit, on ne sait trop par quel sortilège, pour lui porter traîtreusement ce coup fatal ; c'est alors que sa Seigneurie Amorphe et son dévoué et digne précepteur surgirent, horrifiés par ce tragique spectacle et, animé par une juste colère, Amorphe fit immédiatement expier au plus lâche des scélérats la plus noire des forfaitures !

STANISLAS. Un vaincu n'a point d'honneur !

PAMOLAS. Soyez clément... faites des prisonniers ! Il

fallait l'égorger sur place, mon cher, dans son lit, au moment même où vous vous saisissiez de lui, à l'instant où il ouvrait les yeux... Couic !...

KEIT (*approuve sombrement*). Le prince Amorphe allait le faire avant même qu'il s'éveille.

PAMOLAS. O sagesse !

KEIT (*poursuit*). Mais c'est notre malheureux et trop bon Roi qui lui-même intervint pour l'en empêcher...

MATOLAS. Que ne s'en est-il remis une fois encore au jugement supérieur de son noble fils !

STANISLAS. Fatale erreur !... Dites-nous, capitaine Keit, serait-ce le chagrin dû à cette irréparable perte qui a poussé Arnolphe à se détruire ?

KEIT. Certes, son pauvre esprit, affaibli par trop de lectures, n'a pu résister à ce coup du sort... il a perdu la tête... Quelques jours après ce triste événement le noble précepteur du prince Amorphe découvrit ce pauvre Arnolphe carbonisé. Il avait, on ne sait trop comment, fait une sorte de bûcher de tous ses maudits livres, puis, après s'être pendu par les pieds au-dessus du brasier, il se serait laissé ainsi, tout doucement brûler...

Les cousins, désolés, hochent tristement la tête.

MATOLAS. Quelle horrible mort !... Où mène la démence...

STANISLAS. Et la lecture !

KEIT. Depuis ce triste jour tout livre est à jamais interdit en Ottenburg... excepté le Saint Livre des Comptes... bien entendu...

MATOLAS. Sage mesure !

Coups de gong.

Le bourreau, très digne, s'approche alors du groupe et place chacun cérémonieusement.

Puis entre le bossu précédant Amorphe somptueusement vêtu, suivi par Berta très émue et traînant Eva, qui bave et rote, visiblement démente...

Tous saluent le cortège.

Amorphe, après avoir fait un tour complet, s'installe sur le trône.

Entre alors Saint Oncle Merle précédé par un moinillon qui asperge tout le monde... Quand il s'approche d'Amorphe, celui-ci grogne, le moinillon bat en retraite.

L'assemblée rit.

Le bourreau frappe sur son gong.

Silence.

Merle tousse.

Amorphe, debout, fixe Merle, la main droite crispée sur la garde de sa dague.

Le bossu lui parle bas à l'oreille.

Amorphe enfin se rassied sans pour autant quitter Merle des yeux.

MERLE (*dans le silence le plus profond*). Moi, Merle le 12^e du nom, gardien et protecteur de la Sainte Relique et humble garant ici bas de la Sainte et toute puissance présence de Gott en son Haut, en ce jour de grâces et de prospérité et de justice, mandé par sa volonté et guidé par ses lumières et sa toute puissance infinie pour annoncer, et clamer et proclamer aux hommes d'Ottenburg ainsi qu'à la face du monde, sa parfaite et totale création, qu'un nouveau Roi est venu. Toi, Amorphe, fils de Hans d'Ottenburg, notre feu et aimant et regretté Roi ton père, notre neveu et cousin, et de Berta, née d'Ollienburg, ta respectable et charmante mère, sa douloureuse veuve, notre nièce et cousine, nous te reconnaissons et te nommons et nous prosternons devant toi et face à ta nouvelle et royale grandeur... (*Merle se prosterne. Tous, sur un signe*

de Berta, l'imitent, excepté Amorphe et le bossu. Eva s'accroupit. Amorphe, voyant Merle dos offert pour ainsi dire, ne se tient plus. Il sort précipitamment son poignard et s'approche, lame haute. Le bossu s'interpose. Boudeur, Amorphe range son poignard et regagne sa place. Les cousins se relèvent et aident Merle. Enfin debout, il tousse longuement puis déclare.) Reçois de mes indignes mains le signe de ta toute puissance. Que Gott soit avec toi, à jamais et pour toujours, qu'il te conseille et te protège et te guide pour que tu puisses nous conseiller, nous protéger et nous guider, O grand roi Amorphe, 1^{er} du nom. (Il lui tend une couronne que lui tend le bourreau. Mais Amorphe ne fait aucun geste pour la prendre. Il regarde fixement le tibia sacré qui pend sur la poitrine de Merle. Puis, d'un geste vif, il arrache le pendentif. Bond en arrière de Merle. Murmures chez les cousins et cousines. Amorphe regarde un instant le tibia puis en orne aussitôt la poitrine du bourreau qui, immédiatement touché par la grâce, adopte l'attitude onctueuse de Merle. Merle s'étant ressaisi, hurle soudain aux cousins.) SACRILEGE ! SACRILEGE ! Aux armes ! Sus au profanateur !

Il tourne malheureusement pour ce faire le dos à Amorphe. Erreur fatale : il s'écroule aussitôt, frappé à mort.

Alors le bourreau, très digne, saisit l'arrosoir et asperge abondamment le corps de Merle. Ensuite il le repousse du pied et fait signe au moineillon de le sortir.

STANISLAS (aux cousins). Regrettable incident !

PAMOLAS. Insubordination caractérisée ! Incitation à la rébellion, à la sédition, au putch, au chaos...

MATOLAS. ...La sérénité est un bien grand fléau ! Elle n'épargne personne...

L'UNE DES COUSINES (aux deux autres). Il puait des pieds pendant les audiences...

UNE AUTRE. Et il voulait nous empêcher de baiser...

Pendant ce temps, Amorphe, après s'être passé la couronne en bracelet, essaye, soutenu par son bossu, de prononcer son nom...

Il a commencé tout bas lorsque Merle fut à terre, maintenant il hurle.

AMORPHE. A... MORR... A... MORR...

Tous alors reprennent en chœur.

Tous. A MORT ! A MORT !

Les cousins et Keit brandissent bien haut leurs courtes épées.

Le chœur des cousines, enthousiaste, hurle également dans les sonorités aiguës.

LE CHŒUR DES COUSINES. A MORT ! A MORT !

Puis elles rient, confuses...

Amorphe, debout sur son trône, essaie par signes de les faire taire.

Les cris s'éteignent et Amorphe, dans le silence, peut enfin faire entendre son sifflement final.

AMORPHE. ...PHE...

Tous se réjouissent et sifflent également.

Tous. PHE... PHE...

Les cousines maintenant se pressent autour du bourreau, qui assume avec beaucoup d'onction ses nouvelles fonctions.

Berta pleure d'émotion.

table de conférence couverte de cartes d'état-major.

Au fond des serviteurs.

Une vague rumeur vient de l'extérieur.

MATOLAS. Depuis la mort de ce pauvre Hans, bien des événements se sont produits qui nous obligent aujourd'hui, semble-t-il, à reconsidérer quelque peu notre position vis-à-vis de nos voisins et cousins d'Ottenburg...

La rumeur se fait plus précise.

STANISLAS (interrompant Matolas). Pardon, quels sont ces cris, cousin ?

MATOLAS (appelant un chambellan). Henri !

Le chambellan accourt, très obséquieux.

LE CHAMBELLAN. Plaît-il à Sa Seigneurie ?

MATOLAS. Quels sont ces cris ? Qui les profèrent ?

LE 1^{er} CHAMBELLAN (évasif). Quelques vieillards de basse extraction, serfs pour la plupart, entourant une poignée d'infirmités civils et militaires, se sont massés devant le palais... Ils réclament du pain ou la mort, gracieux Seigneur...

MATOLAS (désolé, aux cousins). Voilà la politique barbare de nos voisins qui vient corrompre jusqu'à nos propres sujets. (Au Chambellan.) Fort bien, laissons-les crier...

Le Chambellan se retire.

Pamolas écoute les cris de plus en plus proches.

PAMOLAS. Foutre, cousin, vos vieux ont encore bien de la vigueur !

STANISLAS (à Matolas). J'admire votre calme, quelle grandeur d'âme, quel magnifique libéralisme et quel grand exemple d'humanisme éclairé !... Je vous avoue bien humblement que moi, en pareille occasion, j'eusse fait intervenir la garde... le cœur serré, à regret certes, mais quoi, des gueux brailant, impunément, devant mon palais !

MATOLAS. Seriez-vous aussi sanguinaire que notre démoniaque cousin ?

STANISLAS. Gott m'en préserve, disons que je n'ai point encore atteint votre suprême et grandiose détachement...

Les cris redoublent d'intensité.

PAMOLAS. Pourquoi ne pas leur jeter un peu de pain, quelques vieux croûtons ? Cela les ferait taire... On ne peut décemment conférer en un tel vacarme.

MATOLAS (rappelant le Chambellan). Henri, faites-leur demander, je vous prie, d'avoir l'extrême amabilité de bien vouloir aller crier un peu plus loin, ils troublent la concentration nécessaire à notre conférence. (Le premier Chambellan salue profondément, puis sort au pas de course. Matolas, à Pamolas.) Leur jeter du pain serait inutile. Il y a quelque temps ils hurlaient pour obtenir double ration d'avoine... maintenant ils en sont au pain même en semaine, alors ?... Où s'arrêteront-ils ? Seront-ils jamais satisfaits ?...

Pamolas et Stanislas hochent tristement la tête.

PAMOLAS. En ce cas, pourquoi ne pas appliquer la méthode définitive d'Amorphe ?

MATOLAS (scandalisé). Le respect de la vie humaine, quelle qu'elle soit, est à la base, le fondement de toute notre civilisation... Nos coutumes, nos mœurs, nos traditions, notre culture, notre glorieux passé, tout s'oppose à l'application de telles méthodes. De plus, ne nous y trompons point cousins, cela n'est pas simple à réaliser. Seul un travail de longue haleine, progressif, échelonné, artisanal en quelque sorte, a permis à Amorphe d'en venir à bout ; tout liquider d'un coup nécessiterait une coûteuse et complexe organisation,

Scène 15

Une des salles du magnifique palais de Matolas.
En scène, les trois cousins autour d'une splendide

laissons donc faire la nature... (*Les cris redoublent un instant, puis l'on entend quelques ordres brefs, des sabots de chevaux qui chargent, quelques cris de douleur, puis le silence. Matolas, reprenant son exposé.*) Donc, non contents de réduire à merci Barembak qui les avait plus ou moins provoqués, nos cousins d'Ottenburg, profitant de leur élan, faisant fi de tout esprit chevaleresque, ont envahi, puis annexé, par ruse, surprise et trahison un grand nombre d'états, petits ou grands... Demain, qui sait, malgré les liens du sang qui nous unissent, peut-être les trouverons-nous à nos portes, menaçants...

PAMOLAS. Faisons signer un traité rigoureux à Amorphe !

STANISLAS. Le respectera-t-il ?

MATOLAS. Certes pas !

Ils réfléchissent un instant.

PAMOLAS. Vous a-t-il convié à son prochain mariage ?

STANISLAS. Nous n'irons point !

PAMOLAS. Fort bien. Qu'il en crève de rage !

MATOLAS. Ce mariage est une honte... une infamie... un déshonneur pour toute la famille !

STANISLAS. Ne trouvez-vous point regrettable, cousins, qu'un prince qui semblait si inventif sur le plan économique se laisse aller, une fois Roi, à de tels excès ?

MATOLAS. Ne nous laissons point non plus abuser par ces prétendues innovations économiques... Ce n'est pas la suppression des bouches inutiles qui a renfloué l'économie ottenburgeoise, c'est le climat de peur, climat éminemment productif, qui régnait en cette période, qui règne encore parmi les serfs d'Ottenburg. L'arrestation systématique des marchands étrangers, la saisie automatique de leurs biens, puis le travail forcé pour les prisonniers valides quelle que soit leur naissance, tout cela a contribué grandement à l'actuelle prospérité, mais en fait, ne sont-ce pas là méthodes de pillards ? Ne devons-nous point nous élever, nous insurger, au nom de la justice humiliée ? de la liberté bafouée ? de la propriété privée profanée ?

PAMOLAS. Cousins, qu'il fasse du hachis de ses vieux serfs et même des autres, qu'il rançonne les marchands étrangers casseurs de prix, tant qu'il ne s'agit point de nos ressortissants... qu'il envahisse même autant de pays que bon lui semble, Gott l'en bénisse, grand bien lui fasse, le soleil brille pour tout le monde, que sa puissance l'étouffe, qu'il meure en paix... Mais si, à votre avis, il représente un danger pour nous, alors là... c'est différent... c'est tout autre chose... il faut voir... il faut voir... C'est que le gueux est puissant, foutre combien... et méchant qui plus est... dépourvu des scrupules moraux qui nous animent et nous honorent...

STANISLAS. Il est certain qu'être voisin d'un état qui devient de jour en jour plus puissant nous expose tôt ou tard à de très graves ennuis...

MATOLAS. J'ai appris qu'Astolphe, frère d'Amorphe, venait de lever une armée de volontaires dans le nord et qu'il s'apprêtait à attaquer Ottenburg !

STANISLAS. Excellente nouvelle, laissons les jeunes se dévorer entre eux... ne nous en mêlons pas. Restons neutres !

PAMOLAS. Je-hais-les-jeunes !

MATOLAS. Je pense qu'il vaut mieux offrir notre concours à cet Astolphe !

STANISLAS. Vous n'y songez pas ! Les frais d'une campagne sont très lourds, l'aventure en outre est périlleuse, l'armée ottenburgeoise est puissante et qui sait ce que vaut cette troupe qu'Astolphe a recrutée de bric et de broc...

PAMOLAS. Soutenons plutôt Amorphe contre Astolphe, en fait c'est une rébellion, apportons notre appui au gouvernement légal... Ainsi nous deviendrons son allié... Il n'est pas bon de rester neutre...

MATOLAS. Il n'a nullement besoin de notre aide et nous n'avons rien à gagner à une telle alliance. Par contre, Astolphe, lui, a besoin de soutien, il est jeune, seul, maniable. Nos conseils éclairés, notre appui militaire, notre sincère amitié lui seront nécessaires pour renverser Amorphe et libérer le peuple d'Ottenburg de la sanglante tyrannie qui l'opprime... Et puis, cousins, songez au butin, songez-y, amis, songez-y... Songez à ce monde conquis par Amorphe et sa clique, songez à ce monde, à ces royaumes, à ces états qui nous attendent et que nous n'aurons plus qu'à nous partager. Songez à la richesse d'Ottenburg, songez...

Pamolas, n'y tenant plus, hurle soudain en brandissant son glaive.

PAMOLAS. Assez songé !... Taïaut ! Taïaut ! Mort au tyran... En avant !...

Scène 16

Le château d'Ottenburg.

La salle du trône.

Seul le trône est éclairé.

Berta y est assise.

A ses pieds le chevalier bossu, noble précepteur du Roi Amorphe.

Tous deux, retenant leur souffle, écoutent, tendus, des bruits de respiration mêlés de grognements et de quelques petits cris de souffrance provenant d'une des cages du fond plongé dans l'obscurité.

BERTA (*soucieuse*). Y parviendront-ils ?

LE BOSSU. Si Gott les assiste...

BERTA. Est-ce bien la femelle qui lui convenait ?

LE BOSSU. En douteriez-vous ?

Geste vague de Berta, puis au bord des larmes.

BERTA. Je suis si bouleversée... tout cela a été si soudain... (*Le Bossu lui prend la main avec tendresse. Berta lui sourit. Ils restent ainsi, mains unies, écoutant à l'unisson les respirations qui semblent s'accélérer... puis tous deux soupirent... Berta, à voix basse.*) Ne craignez-vous point que leur union souffre de cette si proche parenté ?

LE BOSSU. Madame, l'amour fort heureusement ne s'embarrasse point des petits détails !

Il baise la main de Berta. Elle tressaille longuement.

Long silence. Les bruits de respiration et les râles deviennent encore plus précis et plus saccadés...

BERTA. Pensez-vous, chevalier, que Gott approuve et protège cet hymen ?

Le Bossu se lève, gardant toujours la main de Berta dans la sienne, puis :

LE BOSSU. Gente et noble dame, laissez là vos scrupules de mère... Notre Saint et Vénérable Oncle Albert, garant horizontal de sa présence verticale, n'a-t-il point lui-même célébré ce mariage ? Et ne vous a-t-il point remis une bulle paraphée de sa main l'autorisant formellement ? (*Il s'approche d'elle et murmure avec passion.*) D'ailleurs, qui pouvait mieux convenir à notre Amorphe ?

BERTA. Je sais tout cela, chevalier, mais...

LE BOSSU. Ne l'a-t-il point aimée dès son plus jeune âge ?

- BERTA. Certes...
- Le Bossu poursuit, encore plus près d'elle et toujours murmurant.*
- LE BOSSU. Et pouviez-vous rêver meilleur parti pour votre fille ?
- Berta fait non de la tête, partagée entre l'émotion et un sourire béat qui apparaît à chaque nouveau murmure du Bossu.*
- BERTA. Cependant, j'avais imaginé, souhaité, une cérémonie plus grandiose, plus éclatante, moins brève en quelque sorte... Pourquoi les cousins ont-ils décliné mon invitation ?
- LE BOSSU (*de plus en plus caressant*). Les trop grands destins suscitent toujours tôt ou tard chez les petits l'envie et la jalousie...
- BERTA. Certes, certes, mais ne voyez-vous pas dans ce refus quelque mauvais présage ?
- LE BOSSU (*ricane*). Pour eux, certes, oui !... Les chers cousins se repentiront bientôt de n'avoir point daigné assister de bonne grâce au mariage du Roi Amorphe et il se pourrait fort qu'ils assistent à leur corps défendant et à titre d'esclaves à la naissance du premier héritier de Sa Majesté...
- BERTA (*se tenant le sein gauche de sa main libre*). O chevalier, chevalier, que de baume vous me versez là !...
- Soudain un cri de douleur horrible se fait entendre. On reconnaît la voix d'Eva.*
- Puis un bref cri de triomphe, suivi de la syllabe... AM... dite d'une voix extatique...*
- BERTA. Gott soit loué !
- LE BOSSU (*hurle*). Il y est parvenu ! Il y est parvenu !
- Et dans un mouvement d'enthousiasme extrême, il saute sur les genoux de Berta et se blottit contre elle.*
- Tous deux s'étreignent, follement émus. Amorphe, animé d'une joie sauvage, hurle maintenant son nom...*
- Les cris de souffrance d'Eva ont cessé...*
- Berta et le Bossu, enlacés, s'embrassent soudain éperdument, poussant également des petits râles de plaisir.*
- Un messenger entre en courant, ivre de fatigue. Il va s'écrouler au pied du trône dans une attitude de respect épuisé en criant.*
- LE MESSAGEUR. Majesté ! Que Gott bénisse vos jours et vos nuits !
- Le Bossu et Berta sursautent de frayeur.*
- Le Bossu toujours dans les bras et sur les genoux de Berta.*
- LE BOSSU. Qui t'a permis, chien ?
- LE MESSAGEUR (*sans se relever*). Noble chevalier, le capitaine Keit, commandant en chef des troupes ottenbourgeoises, m'a prié de transmettre à Sa Seigneurie respectée et bien-aimée Amorphe d'Ottenburg ce message urgentissime et d'une importance extrême...
- LE BOSSU. Ne sais-tu point ton Roi en pleine lune de miel ?
- LE MESSAGEUR (*humble*). Noble chevalier, seul le caractère et la teneur de ce message que j'ai pour mission de transmettre justifiera ma conduite : daignez m'entendre !
- LE BOSSU (*se laissant glisser des genoux de Berta*). Soit, parle ! (*Le messenger, découvrant Berta sur le trône, en reste muet. Le Bossu le frappe avec rage au visage.*) Vas-tu parler à la fin ? Quelle espèce de chien à face de cul es-tu donc pour aboyer quand tu devrais te taire et te taire quand on te permet d'aboyer ?
- LE MESSAGEUR. Le capitaine Keit, après avoir victorieusement, et ce à trois reprises, repoussé les assauts de l'ennemi, a dû, au quatrième assaut, se replier et céder du terrain sous les coups de boutoir fougueux des félons... De plus, un grand nombre de nos hommes d'armes, effrayés par le sort réservé à nos couleurs dans cette dernière bataille, ont préféré quitter nos rangs et se joindre aux troupes du renégat, qu'ils en soient mille fois maudits...
- BERTA (*se dressant en hurlant et le frappant*). Tu mens ! Tu mens !
- LE MESSAGEUR. Je transmets humblement les propres et véridiques paroles du capitaine Keit...
- BERTA. Ton capitaine est lui-même le plus fiéffé des menteurs et le plus lâche des couards...
- LE MESSAGEUR. Seule la présence de leur Roi bien-aimé peut redonner foi et courage à nos troupes, lui seul peut mener ses fidèles hommes d'armes à la victoire !...
- BERTA. Qui dit cela ?...
- LE MESSAGEUR. Le capitaine Keit et tous les chefs de rangs, tous les hommes de ligne, tous les porteurs de lance, tous les lanceurs de flèches...
- BERTA (*le coupe*). Tu mens ! Je sens là-dessous quelque diabolique machination. On veut attirer mon Amorphe dans quelque guet-apens pour mieux le frapper et le perdre... (*Elle s'agenouille au pied du Bossu.*) De grâce, chevalier, protégez mon enfant !
- LE BOSSU. Relevez-vous, Madame. (*Il l'aide. Puis demande brusquement au messenger.*) Tu dis que Keit et ses hommes les meilleurs du monde ne peuvent résister aux assauts de ce ramassis de crève-la-faim commandés par cette outre pleine de vents malodorants qui a nom Astolphe... Ce blanc-bec serait-il devenu si puissant en si peu de temps ?
- Berta, au nom exécré d'Astolphe, a craché avec violence.*
- LE MESSAGEUR (*après s'être essuyé le visage*). Je ne vous ai pas tout dit : Noble Reine, Seigneur Chevalier, le capitaine Keit craint, de source sûre, que les troupes des trois cousins ne prêtent dès demain renfort et aide décisifs au félon Astolphe ! Il adjure en conséquence son roi bien-aimé de venir lui-même conduire l'assaut... Sa présence suffira à nous assurer avec l'aide de Gott bonne et franche... *Il ne finit pas sa phrase car Amorphe, surgissant de sa cage-chambre nuptiale et voyant le messenger de dos, fond sur lui, dague haute, et le frappe mortellement.*
- Le messenger expire aussitôt.*
- BERTA (*apercevant Amorphe, se précipite vers lui*). O mon lion ! O mon tigre ! O mon fils ! O suzerain tout puissant ! Maître du Monde !
- Eva sort également pendant ce temps de la cage. Elle titube.*
- Le Bossu, l'apercevant, court au-devant d'elle, s'incline respectueusement et déclare :*
- LE BOSSU. Majesté, souffrez que le plus indigne mais le plus sincère de vos sujets vous présente ses félicitations pour l'heureuse issue de...
- Il s'interrompt car Eva vient de s'écrouler, une dague enfoncée jusqu'à la garde entre ses omoplates.*
- Berta, qui ne semble pas s'être aperçue de cet intermède, poursuit :*
- BERTA. Ils te trahissent tous, tous... Tous sont contre toi... Tous conspirent... Tous veulent t'abattre... Partout ce n'est que trahisons et trahisons !... Maintenant les cousins, maudits soient-ils mille et mille fois les parjures, prennent fait et armes pour ton plus mortel ennemi ! O Gott ! Gott !
- LE BOSSU (*qui les a rejoints, enchaîne, lyrique*). Qu'à

cela ne tienne, Madame, nous irons demain prendre le haut commandement de nos valeureuses troupes ottenbourgeoises, ainsi réglerons-nous en une seule bataille le sort de tous nos ennemis ! Pour lors, allons nous reposer quelque peu, Sa Majesté semble épuisée... Demain sera une rude et décisive journée !

Il invite du geste Amorphe à sortir ; celui-ci regagne sa cage au bras de sa mère. Puis Berta entre dans la cage voisine.

Le Bossu reste en place un instant, immobile, perplexe, puis chassant ses soucis d'un geste de la main, se dirige guilleret vers le chevalier porteur du Saint Livre des Comptes, non sans avoir ramassé et baisé le mouchoir que Berta, dans sa colère, avait laissé choir...

Scène 17

La même salle des tortures.

Keit, le Bossu, Berta, quelques gardes blessés se soignent entre eux.

Le trône est vide.

Berta, au pied du trône, effondrée, regarde droit devant elle.

La défaite marque tous les visages. Seul le Bossu ne semble pas entamé ; il marche de long en large. Peut-être réfléchit-il ?

KEIT (sombrement). Le grand protecteur des batailles ne voulait pas nous être favorable aujourd'hui... Toutefois rien n'est encore dit, nous pouvons, en armant les serfs...

LE BOSSU (le coupe). Armer les serfs ? Y pensez-vous vraiment gentil capitaine ?

KEIT. Chevalier, si nous arrivons à soutenir ce siège assez longtemps, peut-être pourrons-nous négocier une paix honorable... Les serfs peuvent nous aider à résister...

LE BOSSU. Les serfs doivent travailler, uniquement travailler, quelles que soient les circonstances... Armer les serfs ? (il rit.) Ah ! capitaine ! capitaine ! Où allez-vous chercher de telles saillies ?

BERTA (à Keit). Qu'appellez-vous une paix honorable ?

KEIT (hésite puis, avec brusquerie). Eh quoi Madame, le prince Astolphe n'est-il point également votre fils ?

BERTA (bondit vers lui en rugissant). Retire ces paroles, scélérat : je n'ai qu'un fils et tu n'as qu'un Prince !

KEIT. Soit Madame ! Mais mon devoir est de vous avertir qu'en tout état de cause, acculés, comme nous le sommes, nous serons contraints tôt ou tard de traiter...

Berta sort une dague d'une de ses manches et se l'enfonce vivement dans le ventre en hurlant.

BERTA. Voilà comment traite Berta d'Ottenburg !

Le Bossu bondit vers elle, mais trop tard, elle s'écroule, morte.

Le Bossu, tristement, lui baise le front, puis se détourne. Peut-être pleure-t-il ?

Keit hésite un instant, puis s'adressant aux gardes qui n'ont même pas réagi au suicide de Berta.

KEIT. Allons vous autres, la Reine nous a dicté notre devoir ; à défaut de victoire, sachons au moins gagner notre mort !

Il sort. Les gardes le suivent...

Le Bossu reste seul en scène, il se tient prostré près du corps de Berta.

Amorphe, sortant de sa cage-dortoir, se dirige vers

son trône. Il est vêtu de son armure de guerre et marche, tel un automate déréglé...

Il aperçoit à mi-chemin le dos du Bossu, il hésite un instant, regarde fixement ce dos qui semble offert puis, se décidant enfin, mû par une irrésistible impulsion, il sort sa dague et s'avance à petits pas vers le Bossu. Celui-ci semble ignorer totalement sa présence.

L'émotion d'Amorphe est à son point culminant, bras levé il va frapper... il frappe. Le Chevalier fait un bond de côté. Amorphe, emporté par son élan, tombe face contre terre et ne peut se relever. Il essaie alors de se tourner ; le poids de son armure l'en empêche... il reste au sol, grondant, écumanant de rage. Seuls ses pieds et ses bras s'agitent...

Le Bossu le regarde un long moment... Son visage est vide d'expression, comme figé... Enfin, sortant de sa ceinture, une minuscule dague, il s'approche lentement d'Amorphe, évitant les bras et les jambes que celui-ci agite en tous sens, et d'un geste à la fois tendre et précis, il l'égorge en murmurant :

LE BOSSU. Pardon, ami... pardon !

Puis il s'écarte du corps d'Amorphe, va à l'écritoire, prend le Saint Livre des Comptes et sort avec...

Scène 18

Diverses sonneries de victoire.

Le plateau nu, au centre le vautour guettant, comme abandonné. Entrent Astolphe, les cousins, les hommes d'armes porteurs d'emblèmes.

ASTOLPHE (aux cousins). Cousins, compagnons, alliés, ensemble écrasant la venimeuse bête, nous avons vaincu le mal... Mais il nous reste une tâche non moins rude : de ce pays trop longtemps voué au crime et à la folie, de ce pays où les mots : liberté, justice et paix n'avaient plus aucun sens, de ce pays meurtri, bafoué, blessé, malade, de ce pays-là, il nous reste à faire un pays calme, libre, sain et pacifique, un pays où les enfants pourront grandir joyeux et heureux, un pays où les vieillards pourront attendre dignement, entourés de l'affection des leurs, l'instant du dernier voyage... Oui, nous redonnerons au mot travail, au mot honneur, leur vrai et noble sens ! O soleil ! regarde-nous, illumine de nouveau nos vallées, nos plaines, nos coteaux, réchauffe de nouveau nos cœurs et toi Gott, écoute nos voix, nous revenons du royaume de la mort et de l'ombre, nous sommes de nouveau prêts à te servir, à te louer, à te célébrer, chasse à jamais les ténèbres dans lesquelles nous eûmes à nous débattre, aide-nous, soutiens notre combat pour la vie, fais que le mot « homme » redevienne le mot le plus fier, le plus beau en Ottenburg... (Les cousins applaudissent.) Merci, cousins, merci, de tout cœur, merci...

Entre un garde.

LE GARDE. Sire, vos ordres ont été exécutés. Keit et Albert viennent d'être publiquement décapités. Leurs dépouilles, têtes et corps, ont été aussitôt livrées aux serfs...

ASTOLPHE. Ainsi pourront-ils, les malheureux, se soulager quelque peu de tant de souffrances, de tant de violences commises sur eux et leurs familles...

MATOLAS. Délicate pensée !...

ASTOLPHE. Que des rations d'avoine supplémentaires soient largement distribuées... Que les simples hommes d'armes désirant se rallier à nos couleurs soient immédiatement et totalement graciés...

STANISLAS. Magnanime mesure !...

ASTOLPHE. Que les autres soient exécutés sur l'heure ainsi que tous les responsables, grands ou petits, des meurtres et exactions commises... En outre, que l'ancre, le refuge de la bête ignoble, l'horrible et sombre salle des tortures soit comblée à jamais... Nous en édifierons, demain, une plus vaste, plus claire, plus libre d'accès où la justice pourra régner et s'épanouir...

PAMOLAS. Admirable projet !

ASTOLPHE. S'est-on enfin emparé de l'horrible nabot ?

LE GARDE. Non, Seigneur, les recherches continuent...

ASTOLPHE. Qu'elles n'aient de cesse que lorsque le corps de ce crapaud aura rejoint les dépouilles de Keit et d'Albert... (Le garde sort, Astolphe, tendant ses mains aux cousins.) Fidèles compagnons, il se fait tard, nous nous reverrons demain et chercherons ensemble des moyens propres à redonner à ce monde moribond quelque semblant de vie... A demain donc, que Gott vous fasse la plus douce des nuits...

Ils se congratulent.

Les cousins sortent.

Astolphe, seul en scène, marche de long en large.

Il réfléchit.

Soudain, le voutour s'ouvre et apparaît le Bossu.

LE BOSSU. Mille respects noble Seigneur !

Astolphe sursaute, puis se reprend et se jette vers l'apparition, l'épée à la main.

ASTOLPHE. Ah ! Te voilà, chien ? Tu vas payer de ma main tous tes forfaits...

LE BOSSU (très humble). Comme il plaira à Sa Seigneurie, mais auparavant, daignez m'entendre.

ASTOLPHE (l'épée pointée vers la gorge du Bossu). Qu'as-tu à dire ? Crache vite ton venin que je puisse enfin te saigner...

LE BOSSU (lui tendant le Saint Livre). Seigneur, voici le Saint Livre des Comptes à jour et, ma foi, sans vouloir me flatter, pas trop mal tenu ; j'ai mis un point d'honneur, quelles que soient les circonstances, à ne jamais le négliger et je n'ai jamais permis non plus le moindre relâchement dans la production. Les malheureux instants que nous venons de vivre n'ont donc pour ainsi dire nullement altéré la vigueur de l'économie ottenburgeoise...

ASTOLPHE. Je suis ravi de l'apprendre... Est-ce là tout ?

LE BOSSU. Feu mon maître, votre frère Amorphe, a été tué de ma propre main. Je n'ai voulu laisser à personne le soin de cette délicate opération...

ASTOLPHE. Toute peine méritant salaire, es-tu prêt à recevoir le tien ?

LE BOSSU. Je suis prêt... Mourir de votre main est pour moi une joie !... Puis-je vous demander d'avoir la grâce de ne me porter qu'un coup ? J'ai

toujours craint la douleur physique... (Astolphe lève son arme pour frapper. Le Bossu l'interrompt.) Sire, si j'osais, permettez...

ASTOLPHE. Quoi encore ?

LE BOSSU (convaincant). Vous devriez parler au peuple, aux serfs, aux serves, aux simples hommes d'armes, à leurs familles... Ils attendent tant de vous, ils espèrent tant... Parlez-leur...

ASTOLPHE. De quoi te mêles-tu, chien ?

LE BOSSU. Ce que vous avez dit aux cousins, dites-le leur, à eux !

ASTOLPHE. Ce que j'ai dit aux cousins m'est sorti tout droit du cœur, je ne puis à volonté faire des phrases... ni roucouler comme une vulgaire per-ruche...

LE BOSSU (le coupant). Dites-leur de ne pas relâcher leurs efforts, la production ne doit pas ralentir ! Dites-leur que vous avez besoin d'eux, qu'ils sont tout pour vous, demandez-leur aide, assistance, libérez même quelques serfs s'il le faut... Faites aussi à chaque nouvelle lune une lecture publique du Saint Livre des Comptes, que chaque homme vivant en Ottenburg puisse savoir pourquoi il travaille et que tous puissent communier dans la même ferveur ! Que l'adoration, la vénération, la protection du Saint Livre ne soient plus le fait de quelques-uns mais de tous... Même des serfs... (Astolphe le regarde, perplexe.) J'ai tout dit, noble Seigneur, je puis me retirer en paix, frappez au cœur, je vous prie, au cœur, car seul compte le cœur... (Il s'agenouille, offrant sa poitrine dans une pose grotesque et affectée. Astolphe le regarde sans se décider à frapper. Le Bossu, gardant la pose.) Frappez, Seigneur, frappez...

ASTOLPHE. Relève-toi...

LE BOSSU. Frappez, par pitié, frappez !

ASTOLPHE. Silence ! Sers-moi aussi fidèlement que tu servis mon... que tu servis ce monstre... Ecris-moi pour demain un discours... quelques mots... enfin... quelque chose à dire au peuple...

LE BOSSU (se jetant sur lui en tentant de lui embrasser la main). Votre Seigneurie est trop bonne...

ASTOLPHE (fait un bond en arrière). Arrière, chien... Reste à ta place... Ne me touche pas... Prépare-moi aussi un plan de redressement économique cohérent et efficace... Si nous pouvions prendre les cousins de vitesse et leur imposer nos propres vues...

LE BOSSU (s'incline). Soyez sans crainte, Noble Maître...

Astolphe s'éloigne et sort.

Le Bossu, immobile, reste seul en scène.

Noir très bref.

Plains feux. Une rangée de bossus, tous porteurs d'un livre des comptes, fait face aux spectateurs.

FIN

**POUR CONSERVER
SOUS RELIURE
L'AVANT-SCÈNE
ET L'ANTHOLOGIE
DU CINÉMA**

Nous mettons à la disposition de nos abonnés des reliures modèle bibliothèque avec nervures et dos grenat, pour recevoir 12 numéros.

Collection THEATRE, un an : 20 F (Etranger : 21,00 F franco)

Collection CINEMA, un an : 11 F (Etranger : 12,00 F franco)

Collection ANTHOLOGIE DU CINEMA,

un an : 10 F (Etranger : 11 F franco)

27, rue Saint-André-des-Arts, Paris-VI. De préférence : C.C.P. Paris 7353-00

AMORPHE D'OTTENBURG

Jean-Claude Grumberg est le premier auteur de sa génération — la nouvelle — à bénéficier, presque d'emblée, des services de la première troupe de France. La saison passée, Pierre Dux l'inscrivait, avec Rixe, parmi les jeunes auteurs dignes d'être joués à la Comédie-Française. Cette saison encore, il inaugure sa direction du Théâtre National de l'Odéon avec Amorphe d'Ottenburg. Toujours avec la participation des Comédiens Français.

N'importe quel jeune auteur — et même moins jeune — pourrait se sentir écrasé par cet « excès d'honneurs ». Dans ce cas précis, il n'en est rien. Les personnages de Grumberg sont aussi à l'aise. et sont aussi efficaces, sur les tréteaux d'un café-théâtre ou d'une salle d'avant-garde que sur le vaste plateau d'une scène nationale. Parce qu'ils sont authentiques et que ce qu'ils disent sonne juste. Comme leur auteur...

BERTRAND POIROT-DELPECH Une œuvre de grande envergure

Voici donc l'Odéon rouvert, sous les auspices de la Comédie-Française, et avec mission pour elle d'y étendre sa vocation de musée classique à des créations contemporaines. Mission pleinement remplie dès ce premier spectacle. Le jeune Jean-Claude Grumberg trouve en effet l'occasion, qu'aucune autre salle ni aucune autre compagnie ne pouvait lui offrir, de passer du sketch prometteur — « Demain une fenêtre sur rue », « Mathieu Legros », « Michu », « Rixe », à une œuvre de grande envergure et de s'affirmer comme un auteur à part entière, ce qui ne s'était pas vu depuis la génération des Billetdoux et des Gatti. Révélation d'autant plus remarquable qu'elle se situe dans une région peu fréquentée par les écrivains de langue française : du côté de la chronique imaginaire et ironiquement symbolique à la Schwarz ou à la Dürrenmatt.

(Le Monde)



(L'Aurore, 15-10-71).

Rosy Varte, Paul-Emile Deiber, J.-P. Roussillon et Michel Aumont vus par Lebon.

la critique

JEAN-JACQUES GAUTIER Un drame sur le modèle shakespearien

L'auteur et le metteur en scène Jean-Paul Rousillon ont voulu que cette sinistre farce, ce conte cruel, cet horrible conte de méchante fée, qui est aussi un drame sur le modèle shakespearien et qui pourrait constituer le livret d'un opéra quelque peu fantastique et lugubre tour à tour..., ils ont voulu, dis-je, que cela provoque l'hilarité. Pour ce qui est du spectacle d'épouvante, qui fait tantôt penser à Jérôme Bosch et à Breughel, et tantôt à l'enfer de Dante où se tordent convulsivement dans des hurlements démoniaques des corps suppliciés, ils ont réussi.

(Le Figaro)

GILBERT CHATEAU Un rire énorme, sauveur, délivrant

A travers les précédents essais de M. Grumberg, « Demain une fenêtre sur rue », « Mathieu Legros », « Rixe », et avec aujourd'hui ce mirifique et effrayant « Amorphe », on voit se dessiner les qualités d'un auteur, qui n'en est qu'à ses débuts, mais qui, dès à présent, est au premier rang de ses petits camarades. Ses personnages, des médiocres, des ratés, des imbéciles toujours dangereux, des criminels effectifs ou en puissance, il ne les ménage pas certes, les dénonçant avec une lucide férocité, mais sans basse méchanceté. Il les trouve bien trop redoutables pour ne les taquiner que de pointes de chansonniers de bas étage. Mais aussi — et c'est pour cela que je crains bien que M. Grumberg ne soit jamais pris au sérieux par les doctes professeurs — il fait rire. D'un rire énorme, sauveur, délivrant. Secouer la haine par le rire, abaisser les grands criminels, d'Etats ou autres, en les montrant cul nu, grotesques et répugnants, c'est le grand dessein de M. Grumberg. Nous y acquiesçons.

(Matulu)

CHRISTIAN MEGRET Une fin remarquable

Bien sûr, le personnage d'Amorphe est effrayant, idiot sanguinaire qui distribue au hasard des coups de poignard tout en bégayant : « A mort ! » Mais la soif de meurtre, ça existe, et l'Histoire en offre de nombreux exemples. Enfin, ce qu'il y a de plus remarquable, dans cette histoire, c'est sa fin. Le vertueux Astolphe, frère d'Amorphe, entre en rébellion, monte sur le trône, tout de blanc vêtu. On croirait, un instant, qu'il sera un bon roi, un roi bon, mais non, dans un raccourci vertigineux, voici déjà que le pouvoir le corrompt. L'affreux précepteur d'Amorphe, qui le poussait à mal faire, Astolphe le garde à son service.

(suite de la revue de presse page 35)